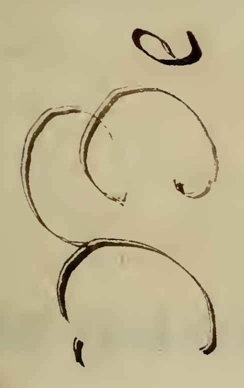


Orange 605

B/6





LES CHAUFFEURS

Ouvrages de Paul Duplessis.

Le Batteur d'Estrade . . . . 3 vol.
La Fille de la Vierge . . . . 5 vol.
Les grands jours d'Auvergne . . . . 9 vol.
La Sonora . . . . 4 vol.
Un monde inconnu . . . . 2 vol.
Les Etapes d'un Volontaire . . . . 12 vol.
Le Capitaine Bravaduria . . . . 2 vol.

Ouvrages de Xavier de Montépin.

Souvenirs intimes d'un Garde-du-Corps . vol.
Mademoiselle La Ruine . . . . vol.
Deux Bretons . . . . vol.
La Syrène . . . . vol.
L'Idiot . . . . vol.
Perle (la) **du Palais-Royal** . . . . vol.
Confessions d'un Bohême (1re partie) . . . vol.
Vicomte (le) Raphaël (2e partie) . . . . . . vol.
Les Oiseaux de nuit (3e partie, fin) . . . . vol.
Les Chevaliers du lansquenet . . . . . . vol.
Pivoine . . . . vol.
Mignonne (suite de *Pivoine*) . . . . vol.
Brelan de Dames . . . . vol.
Le Loup Noir . . . . vol.
Les Viveurs d'autrefois . . . . vol.
Les Valets de Cœur . . . . vol
Un Gentilhomme de grand chemin . . . . vol.
Sœur Suzanne . . . . 4 vol.
Les Viveurs de Paris . . . . 5 vol.
Première partie **Le Roi de la mode** . . . . . 5 vol.
Deuxième partie **Club des Hirondelles** . . . . 4 vol.
Troisième partie **Les Fils de famille** . . . . . 3 vol.
Quatrième partie **Le Fil d'Ariane** . . . . . . 3 vol.
Geneviève Gaillot . . . . 2 vol.

Ouvrages de Paul de Kock.

La demoiselle du cinquième . . . . 6 vol.
Madame de Monflanquin . . . . 5 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau . . . . . 6 vol.
Un Monsieur très tourmenté . . . . 2 vol.
Les Etuvistes . . . . 8 vol.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

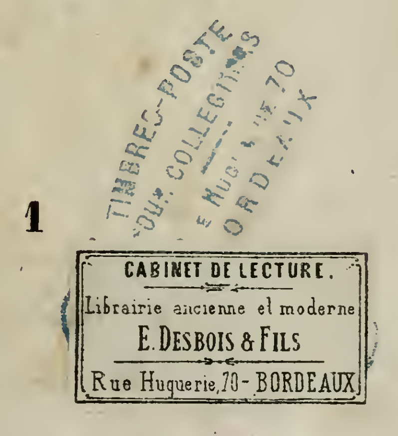
LES

CHAUFFEURS

PAR

ÉLIE BERTHET

1



PARIS
ALEXANDRE CADOT ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1858

PRÉFACE.

En écrivant un ouvrage qui s'intitule franchement *les Chauffeurs*, l'auteur n'a pas eu seulement pour but de chercher des péripéties émouvantes et des effets dramatiques.

Le roman moderne, suivant en cela les errements de certaines littératures étrangères, a beaucoup trop poétisé, selon nous, de grands criminels qui se sont mis en révolte ouverte contre la loi et la société. Soit pour obtenir de vives oppositions de caractères, soit pour appuyer quelque utopie philosophique, il s'est plu souvent à représenter les chefs de brigands tantôt comme des Fra Diavolo galants et courtois, tantôt comme des *Anges déchus* qui dans leur abaissement conservaient le caractère de leur grandeur originelle. Il nous a semblé que cette tendance présentait un danger véritable. Ne se peut-il pas en effet que des esprits

ardents et superficiels prennent pour une réalité la brillante conception du romancier? N'est-il pas à craindre qu'ils partagent l'erreur de la belle Minna Troïl qui voyait dans un vulgaire pirate de nos jours un de ces vaillants aventuriers du Nord dont les bardes jadis chantaient les exploits ?

C'est pour protester, autant qu'il est en nous, contre cette propension fâcheuse que nous avons écrit *les Chauffeurs;* nous avons voulu montrer les brigands tels qu'ils sont, sans les draper dans le velours, sans les hausser sur des échasses. Mais comme en pareille matière on pour-

rait être accusé de calomnier l'humanité, nous prévenons le lecteur que les épouvantables individualités qui vont paraître devant lui ne sont pas des créations de l'imagination. On n'invente pas des monstres de cette espèce. Nous avons reproduit avec une exactitude minutieuse leur caractère, tel qu'il ressort des pièces officielles de leurs procès, leurs usages, leurs traits,et jusqu'à leurs costumes. Si le tout forme des portraits passablement repoussants, nous rappellerons qu'on ne saurait rendre trop odieux ce qui est vraiment digne de la haine et du mépris des honnêtes gens.

E. B.

PREMIÈRE PARTIE

I

Le grand chemin.

Un voyageur parcourait à cheval une route poudreuse à quelques lieues de Nogent-le-Rotrou. Le soleil versait des torrents de lumière et de chaleur sur la campagne montueuse et boisée de cette partie

du Perche, qui contrastait par sa variété avec les plaines fertiles mais nues de la Beauce, sa voisine. Cette campagne, du reste, était encore dans tout l'éclat de sa végétation printanière ; ces bois, que Napoléon admirait plus tard comme les plus belle futaies de l'Europe, resplendissaient d'une luxuriante verdure ; les hautes herbes des vallées au moment de tomber sous la faulx, cachaient de leurs touffes fleuries les eaux claires et vivifiantes qui entretenaient leur fraîcheur ; les moissons vertes encore, et dont l'épi mal formé commençait seulement à rompre son enveloppe, ondulaient avec un frémissement doux aux bouffées capricieuses de la brise. Malgré ces signes de prospérité, le pays ne présentait aucune animation ; ces belles

apparences de récoltes ne semblaient pas exciter la joie des travailleurs qui vaquaient en silence au travail ordinaire des champs ; on eût dit qu'une influence funeste pesait sur ces contrées favorisées du ciel.

C'est qu'en effet, on se trouvait alors en 93. Le pain était rare et cher ; la guerre civile, comme la guerre étrangère, avait dépeuplé les habitations rurales ; l'argent se cachait et était remplacé par les assignats ; et, plus que tout cela, des bruits sinistres, qui passaient comme des vents pestilentiels sur les populations, les tenaient sans cesse en alarme.

La route, assez mal entretenue, n'avait

donc pas l'aspect vivant et gai qu'elle eût pu présenter dans d'autres temps. Le caractère si ouvert et si franc des paysans percherons était subitement devenu défiant et taciturne. Les rares campagnards que le cavalier rencontrait lui jetaient des regards effrayés ou inquisiteurs ; la plupart détournaient la tête sans paraître l'apercevoir. Quelques-uns, plus hardis ou peut-être plus timides, lui adressaient en passant un : « Salut et fraternité, citoyen ! » auquel l'inconnu répondait de la même manière. Mais aucun rapport plus intime ne semblait devoir s'établir entre eux, comme il arrive parfois entre gens qui suivent la même route, et les paysans s'empressaient de regagner avec une visi-

ble inquiétude quelqu'une de ces belles fermes dont le pays était parsemé.

Le voyageur, cependant, était loin d'avoir mauvaise mine ; mais son costume, dans les idées des campagnards, devait devait mettre grandement en garde contre lui. Il avait un chapeau retapé à la militaire, surmonté de le cocarde nationale ; ses cheveux, longs et flottants, retombaient sur une ample cravate formée de plusieurs aunes de mousseline. Sa carmagnole et son pantalon étaient de siamoise blanche, rayée de rouge et de bleu ; plusieurs mouchoirs tricolores, appelés mouchoirs *à la nation*, lui servaient de ceinture, et ses jambes nerveuses dis-

paraissaient dans des bottes molles, sans éperons.

Cet habillement, qui était alors celui d'un patriote muscadin, contribuait pour beaucoup à l'accueil quasi-hostile que le cavalier recevait des paysans percherons, soupçonnés avec raison d'être partisans de l'ancien régime. Néanmoins, comme nous l'avons dit, celui qui le portait ne semblait pas devoir inspirer tant de défiance. C'était un individu de vingt-cinq ans, robuste et bien fait, à figure douce, aux manières polies. Son œil bleu, sa bouche naturellement souriante, n'annonçaient pas un homme impitoyable. La seule expression douteuse qu'on pût remarquer sur son visage noble et régu-

lier était une espèce de malaise qui contrastait avec cet équipage de sans-culotte. Aussi, peut-être ne faillait-il pas juger absolument cet inconnu d'après son extérieur.

Le cavalier pressait continuellement sa monture, comme s'il eût été impatient d'arriver, et la mauvaise rosse de louage, ainsi excitée, frappait lourdement de son quadruple sabot le pavé solitaire. Tout à coup elle fit un écart et se mit à tourner sur elle-même en renâclant avec épouvante. Le jeune homme, assez mauvais cavalier, parvint à la maîtriser ; mais il ne put jamais la décider à franchir une certaine portion du chemin, et il chercha du

regard quelle était la cause de cette résistance obstinée.

Sur le bord de la route, au pied d'une de ces petites échelles rustiques appelées *échaliers* qui permettent aux piétons de franchir les haies de clôture sans donner passage aux bestiaux parqués dans les pâturages, un homme était étendu, immobile, le visage tourné contre terre. De là cette frayeur de la bête rétive, frayeur telle qu'il était impossible de la faire avancer d'un pas. Le voyageur, croyant cet homme endormi, l'appela d'une voix forte; mais il ne reçut pas de réponse. Alors il mit pied à terre, et, le bras passé dans la bride du cheval qui résistait de son mieux,

il s'approcha pour reconnaître de quoi il s'agissait.

L'individu ainsi couché dans la poussière avait l'apparence d'un de ces colporteurs qui parcourent les campagnes pour vendre de menus objets de mercerie. Une boîte de bois léger, contenant ses marchandises, était brisée à son côté. Il était vêtu d'une veste et d'un gilet de drap de Berri bleu, d'une culotte de ratine avec des bas de ratine blanche. Son chapeau de haute forme, à longs poils, et son gros bâton épineux avaient roulé à quelques pas de lui.

Le jeune homme à la carmagnole le se-

coua doucement en l'appelant de nouveau, mais toujours sans succès. Il essaya de le retourner afin de le voir en face. Le visage du colporteur, encadré de cheveux noirs coupés en rond, était d'une beauté mâle, quoique fort hâlé, et annonçait un homme d'une trentaine d'années, dont la vigueur devait être peu commune. Il avait en ce moment une expression sauvage et menaçante : mais peut-être cette expression était-elle l'effet d'une large blessure qui sillonnait le front de l'inconnu et d'où un sang noir avait rejailli sur les pierres du chemin.

Le voyageur le crut mort. Cependant, poussé par un sentiment d'humanité, il voulut s'assurer s'il n'était pas resté une

étincelle de vie dans ce corps immobile. Il se servit de son mouchoir pour étancher le sang, et finit par l'attacher, en forme de bandeau, sur la plaie ; puis il se mit à frictionner les membres du blessé, à lui frapper dans les mains. Un peu d'eau fraîche eût sans doute été plus efficace que tous ces secours, mais il ne s'en trouvait pas à portée. Du reste, ces soins empressés étaient sans résultat, et le malheureux continuait à ne donner aucun signe de vie.

Alors le jeune homme à la carmagnole ne conserva plus de doutes sur la réalité de la mort du pauvre diable, et, se redressant, il réfléchit au parti qu'il devait prendre en pareil cas. A ses pieds se trouvait

un vieux portefeuille de cuir, tombé sans doute de la poche du colporteur. Désirant obtenir quelques renseignements sur la victime de ce tragique évènement, il ramassa le portefeuille et l'ouvrit. Au milieu de plusieurs papiers insignifiants, il découvrit trois passe-ports délivrés par des municipalités différentes à des personnes de noms différents, bien qu'elles exerçassent également la profession de marchand ambulant. Mais ce qu'il y avait de singulier, c'était que le signalement de chacun de ces personnages se rapportait exactement à celui de l'inconnu, qui pouvait ainsi, selon les circonstances, prendre un de ces trois noms à son choix.

Cette particularité donna l'idée au voya-

geur qu'il avait affaire à un proscrit qui s'était caché sous ce déguisement pour sauver sa tête. Il se mit donc à l'examiner avec plus d'attention ; mais vainement chercha-t-il dans la personne ou l'équipage de cet individu mystérieux quelque indice qui trahît l'émigré rentré ou l'aristocrate en détresse. Aucun bijou n'avait été oublié dans sa toilette. Son linge de grosse toile, ses bras couverts de tatouages, ses mains rudes et calleuses, tout prouvait que l'extérieur de cet homme ne pouvait tromper : c'était bien réellement un de ces colporteurs si nombreux alors dans toutes les provinces du ci-devant royaume de France.

Pendant que le cavalier se livrait à cet

examen, il lui sembla que le corps, si longtemps immobile, avait fait enfin un léger mouvement. Encouragé par ce symptôme favorable, il recommença ses frictions avec une ardeur nouvelle. Cette fois, il eut la satisfaction de reconnaître que ses soins n'étaient pas inutiles. Les mouvements du blessé devinrent de plus en plus sensibles, la couleur reparut sur ses joues hâlées, si bien que le charitable voyageur crut devoir le laisser en repos et permettre à la nature seule d'achever la réaction si heureusement commencée.

Bientôt le colporteur s'agita convulsivement, et un blasphème mal articulé s'échappa de ses lèvres. Puis il essaya de se soulever sur une main, tandis que de

l'autre il paraissait menacer un ennemi invisible; mais ces efforts prématurés l'épuisèrent sans doute, car il retomba la face contre terre et redevint complètement immobile.

Enfin, au bout de quelques minutes, il se leva sur son séant et se mit à promener autour de lui des yeux égarés.

— Eh bien! citoyen, vous trouvez-vous mieux? demanda le jeune homme à la carmagnole.

Le colporteur ne répondit pas. Cette voix inconnue, quoique amicale, parais-

sait lui inspirer plus de crainte que de reconnaissance ; il attacha sur l'obligeant voyageur son regard dur et farouche, comme s'il n'eût pu apprécier encore les bonnes intentions qu'on avait pour lui.

— Allons, l'ami, poursuivit son bienfaiteur, reprenez courage... J'aime à croire que votre blessure ne présente aucune gravité ; permettez-moi cependant de vous conduire à la plus prochaine habitation, afin qu'on puisse vous panser d'une manière convenable.

Toujours même silence, bien que le colporteur dût être en état de répondre, ne

fût-ce que par signes et par monosyllabes. Ses yeux se fixaient maintenant avec un intérêt particulier sur le portefeuille de cuir que le jeune homme tenait machinalement à la main. Le voyageur devina sa pensée, et lui présenta cet objet, que l'autre saisit avec avidité et s'empressa de faire disparaître. Poussant la complaisance jusqu'au bout, il alla encore ramasser la boîte aux marchandises, la canne et le chapeau qui étaient épars sur le chemin, et il vint déposer tout cela devant le blessé. Celui-ci se coiffa de son chapeau, saisit son gourdin comme pour s'en faire une défense, et, rassuré par cette reprise de possession, il manifesta plus de tranquillité. Cependant, comme il continuait à se taire, l'autre lui dit avec impatience :

— Morbleu ! citoyen, êtes-vous sourd ? êtes-vous muet ? Vous ne pouvez, du moins, refuser de me dire quels sont les malfaiteurs qui vous ont mis dans le misérable état où je vous ai trouvé ! Les connaissez-vous ? De quel côté se sont-ils échappés ? Allons, ne craignez rien de moi ; je suis juge de paix du canton de N***, et mon devoir de magistrat m'oblige à m'enquérir des crimes et des délits qui se commettent dans ma juridiction.

Cette fois, le colporteur eut un mouvement bien marqué de défiance. Cependant il fit un effort sur lui-même et répondit en détournant la tête :

— Eh ! qui vous dit, citoyen, qu'il s'a-

gisse d'un crime? Je suis tombé là par accident.

— Un accident? C'est impossible!

— Rien de plus vrai pourtant, continua le blessé dont la voix s'adoucissait à mesure qu'il recouvrait sa présence d'esprit, et qui finit par prendre un ton de bonhomie tout à fait persuasif. J'étais allé à cette ferme que vous voyez là-bas, pour offrir mes marchandises aux bonnes gens de l'endroit. En revenant, j'ai voulu couper au plus court, afin de regagner la grand'-route et j'ai pris le sentier qui traverse les herbages. Comme je franchissais ce dernier échalier, le pied m'a manqué, le poids

de ma balle m'a emporté, et je suis tombé rudement... Ma tête a porté sur ces pierres pointues, ce qui m'a étourdi... Mais cela va mieux maintenant; je suis dur au mal et passablement solide, je vous le garantis!

Il s'était relevé péniblement et raccommodait de son mieux sa boîte brisée. Le jeune homme à la carmagnole examina les localités environnantes; son œil exercé ne remarqua rien qui pût démentir les assertions du colporteur; tout semblait au contraire les confirmer.

— Tant mieux si dans votre fait il n'y a pas de crime à punir, reprit-il, car la justice

est bien impuissante au temps où nous vivons. Eh bien! citoyen, poursuivit-il, quel parti allez-vous prendre maintenant? Je ne puis croire que vous soyez en état de continuer votre route avec un fardeau si lourd.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répliqua le marchand avec une colère mal déguisée; j'en ai vu bien d'autres! Si j'avais seulement une goutte d'eau-de-vie à boire, il n'y paraîtrait plus dans cinq minutes... Mais, grand merci de vos peines, citoyen; maintenant, allez à vos affaires pendant que j'irai aux miennes... Salut et fraternité!

En même temps il avait chargé sa balle

sur son épaule, et, appuyé sur son bâton noueux, il voulut partir. Mais il présumait trop de ses forces : au bout de deux ou trois pas, il pâlit et chancela. Obligé de s'arrêter de nouveau, il déposa sa boîte à terre et s'assit dessus en proférant un effroyable blasphème.

Le jeune voyageur l'observait d'un air de compassion.

— Décidément, reprit-il, je ne puis vous abandonner dans l'état où vous êtes : ce serait de l'inhumanité, et quoique je sois très pressé, je ne veux pas avoir à me reprocher cette mauvaise action... Écoutez, brave homme, je vais au Breuil, ces

habitations que vous apercevez à une demi-lieue d'ici ; il vous faut monter sur mon cheval, et nous nous arrêterons là-bas, chez d'excellentes gens qui vous donneront tous les secours dont vous avez besoin.

Le colporteur releva vivement la tête.

— Quoi! dit-il, pourriez-vous me conduire au ci-devant château du Breuil et m'y faire donner un gîte pour la nuit?

— Non, non, répliqua le jeune homme avec quelque embarras, on ne vous recevrait pas au château ; mais nous irons à la ferme, chez le citoyen Bernard, qu'on

appelle l'*homme* du Breuil, selon l'usage du pays. On pansera votre blessure ; puis, vous aurez un bon lit dans l'étable, avec un morceau de lard et un coup de cidre pour votre souper, dans le cas où vous seriez en état de manger et de boire.

Le colporteur hésitait; sans doute, sa méfiance naturelle l'empêchait d'accepter cette proposition. Il voulut essayer encore quelques enjambées; mais l'expérience ne réussit pas mieux que la première fois. Il revint donc vers son bienfaiteur en murmurant avec regret :

— Allons ! soit ! pas moyen de faire autrement.

Il se hissa, non sans effort, sur la selle; son ballot fut attaché en croupe tant bien que mal, et le voyageur ayant pris le cheval par la bride afin de prévenir tout écart, on se remit en marche.

Les deux nouveaux compagnons cheminèrent d'abord en silence. La route était toujours déserte; c'était à peine si deux ou trois passants se montraient au loin sur cette longue ligne poudreuse, bordée d'une double rangée de peupliers. Le colporteur, ranimé par le mouvement doux et régulier de sa monture, jetait parfois des regards singuliers sur son conducteur, et un sourire sombre effleurait ses lèvres comme si quelque pensée méchante eût traversé son esprit. Mais le jeune homme

à la carmagnole ne semblait pas s'en apercevoir; il était devenu pensif et avait repris le cours des réflexions interrompues sans doute par le dernier évènement. Enfin, pourtant il secoua ses préoccupations personnelles, et se tournant vers le blessé, il lui demanda d'un air distrait :

— Eh bien, citoyen, comment vous appelez-vous ?

Le colporteur ne paraissait jamais pressé de répondre aux questions trop directes.

— Est-ce comme magistrat que vous

m'interrogez? demanda-t-il à son tour cauteleusement.

— Je ne suis pas pour le moment dans l'exercice de mes fonctions. Mais quand cela serait, l'ami, auriez-vous en effet quelque chose à cacher?

— Moi? non. Ce que je suis, il est facile de le voir : un pauvre marchand-forain courant le pays pour vendre des merceries. Quant à mon nom, je m'appelle François et je suis muni d'un passe-port en règle.

Le jeune homme sourit.

— Oui, oui, reprit-il, je sais que les passe-ports ne vous manquent pas.

Le colporteur tressaillit et il parut serrer avec force le bâton noueux qu'il tenait à la main.

— Vous avez ouvert mon portefeuille? s'écria-t-il d'un ton menaçant.

Mais se calmant aussitôt :

— Il faut vous dire, citoyen, poursuivit-il avec cette bonhomie qu'il avait montrée déjà, que nous sommes trois associés dans notre petit commerce, et lors de notre dernière rencontre, les autres ont, par

mégarde laissé à l'auberge leurs passeports que j'ai recueillis pour les leur rendre. Voilà comment il se fait...

— C'est possible, interrompit le juge de paix Il semble pourtant que le signalement... Enfin, je me serai trompé. Du moins, citoyen François, avez-vous un domicile?

— Comment en aurais-je un? Je ne m'arrête jamais deux jours de suite au même endroit. Je couche dans les fermes où l'on veut bien m'accorder le gîte, et quelquefois dans les auberges quand je ne peux faire autrement, car les auberges coûtent cher aux pauvres diables tels que moi.

— Vous devez cependant avoir un canton de prédilection, celui où vous êtes né, où vous avez votre famille ?

— Je n'ai pas de famille, citoyen ; mon enfance s'est passée dans un village des environs du Mans ; mais il n'y reste plus personne qui se souvienne encore de moi, et je n'ai pas sujet de tenir à ce pays-ci plus qu'à tout autre.

— Je vous plains, mon ami, si vous n'avez personne à aimer et si vous n'êtes aimé de personne. Mais vous êtes marié, sans doute ?

— Je suis marié, répondit laconiquement François.

— Et votre femme, où demeure-t-elle?

— Elle est marchande comme moi. Nous nous retrouvons de temps en temps à des rendez-vous qui n'ont rien de fixe. Mais, dites-moi, citoyen, poursuivit le colporteur, dont la figure se rembrunit, en quoi mes affaires peuvent-elles vous intéresser? Vous m'avez rendu service tout à l'heure pendant que je *faisais la carpe* là-bas sur le grand chemin; mais, de par le diable! ce n'est pas une raison suffisante pour m'en demander si long.

Le juge de paix haussa les épaules.

— Encore une fois, reprit-il, ce n'est

pas en qualité de magistrat que je vous interroge ; mon intérêt pour vous, citoyen François, est le seul mobile de ma curiosité. Mais brisons là puisque cette conversation vous déplaît ; aussi bien nous approchons du Breuil.

En effet, une belle avenue croisait la grand'route en cet endroit, et à son extrémité on entrevoyait des bâtiments assez considérables. Les voyageurs se dirigèrent de ce côté. Comme ils s'engageaient dans la calme et ombreuse allée, ils aperçurent une femme en haillons qui s'avançait aussi vers les habitations, traînant par la main un enfant de cinq ou six ans. Cette femme paraissait être jeune encore ; un air de douceur et de résignation prévenait en sa

faveur; mais ses traits étaient effroyablement ravagés par la petite vérole, et les fatigues, la misère, des chagrins peut-être avaient achevé d'effacer chez cette pauvre créature toute trace de fraîcheur. L'enfant lui-même était hâve et chétif; mais il paraissait fort propre sous ses guenilles, et il devait être l'objet de tous les soins de la malheureuse mère.

Au bruit que firent les voyageurs, la pauvre femme se rangea modestement sur le bord du chemin pour les laisser passer; mais dès qu'elle eut jeté un regard sur eux, elle ne put retenir un mouvement de surprise et presque de frayeur. Baissant la tête, elle dit de ce ton pleurard ordinaire aux mendiants de profession :

— La charité, mes bons messieurs, s'il vous plaît !

Le jeune juge de paix laissa tomber une pièce de monnaie dans la main de la mendiante et continua son chemin avec le colporteur. La pauvre femme se mit à les suivre aussi promptement que le permettait la marche incertaine de son enfant.

Mais le jeune homme à la carmagnole ne songeait déjà plus à elle. La vue des habitations du Breuil venait de réveiller en lui des pensées dont les accidents du voyage l'avaient distrait un instant, et il marchait tout rêveur, le front penché. François, au contraire, se montrait agité

et s'occupait beaucoup de la mendiante qui demeurait en arrière. Enfin il dit à son guide :

— Pardon, excuse, citoyen; mais je n'ai pas l'habitude d'aller à cheval, et mes jambes commencent à se rouiller... Je vais descendre un peu pour les dégourdir.

— Comme vous voudrez, maître François, répondit le voyageur.

Le colporteur avait déjà mis pied à terre avec une aisance qui prouvait une grande amélioration dans son état. Il laissa son compagnon poursuivre sa route, et ralen-

tit le pas comme pour donner à la mendiante le temps de le rejoindre.

La pauvresse, qui remarqua cette manœuvre, éprouva une sorte de frisson. Cependant elle continua d'avancer, en cherchant à consoler son enfant qui pleurait tout bas. Quand François la vit à portée, il s'approcha d'elle sans affectation et lui dit rapidement :

— Ne t'appelles-tu pas la Grêlée et ne t'ai-je pas rencontrée déjà dans les gîtes de la plaine?

— Oui, répliqua la mendiante avec émotion :

— Ainsi... tu es des nôtres?

— Oui.

— Quelle preuve peux-tu m'en donner?

Elle prononça quelques paroles bizarres qui semblaient être des mots de passe.

— Il suffit... Alors tu vas demander le gîte chez l'*homme* du Brueil?

— Je voulais seulement y demander un morceau de pain pour mon enfant et aller coucher plus loin.

— Tu coucheras ici, je le veux!

La mendiante répliqua d'une voix à peine intelligible qu'elle obéirait. François la regarda fixement.

— Ta figure ne me revient pas, dit-il ; mais je veillerai... Tu me connais ! prends garde à toi !

Et il rejoignit le voyageur, qui ne s'était pas aperçu de cette courte conférence. La mendiante resta pâle et tremblante à la même place.

II

La ferme percheronne.

Nous allons précéder de quelques instants les voyageurs à la ferme du Breuil.

Cette ferme, principale dépendance d'un château situé à un quart de lieue plus loin, était isolée comme la plupart des exploi-

tations rurales du Perche. Sauf la grande avenue qui passait à quelques pas, elle était seulement accessible par des sentiers étroits, capricieux, entrecoupés à chaque instant d'échaliers, seules voies de communication qu'on eût alors dans l'intérieur de la contrée. Elle se composait, selon l'usage, de plusieurs bâtiments irréguliers, parmi lesquels on distinguait, à leurs formes traditionnelles, les écuries, les *musses* pour la volaille, le pressoir et le fournil. La plupart de ces constructions, couvertes en chaume, ne paraissaient pas être dans le meilleur état; cependant, à en juger par l'activité qui régnait à l'entour, au nombre des animaux de toutes sortes qui remplissaient les bergeries et les étables, le colon devait jouir de cette

abondance fruit du travail et de l'économie.

Ce jour-là, maître Bernard le fermier, ou l'*homme* du Breuil, comme on disait, venait de terminer la rentrée de ses foins, et il offrait, dans la pièce principale de la ferme, proprement appelée la *maison*, une collation aux travailleurs étrangers qui avaient aidé ses valets dans cette besogne exceptionnelle. A travers la porte en claire-voie ou *haiseau*, on pouvait voir une nombreuse compagnie installée autour d'une table massive que surchargeaient des pains d'orge, du lard, des fromages et des pots de petit cidre. Parmi les convives on distinguait d'abord le fermier, dont les culottes, le gilet et la veste en

laine grise d'*étain* étaient le produit de ses moutons et l'ouvrage des femmes du logis, comme sa chemise était faite du chanvre récolté sur ses terres. Il avait pour coiffure un bonnet de laine rouge provenant de la même fabrique, et, sauf son mouchoir de poche, il se glorifiait de n'être tributaire pour son costume d'aucune industrie étrangère à sa propre maison. Après ce personnage principal venaient les domestiques de la ferme, vêtus à peu près de la même manière, puis enfin les travailleurs nomades ou *aouterons* qui allaient partir, ce repas terminé, pour chercher ailleurs de l'ouvrage. Sur leurs vètements de grosse toile on voyait encore quelques brins de ce foin odorant qu'ils venaient de rentrer. Derriere chacun d'eux, une paire de

souliers ferrés avec un bâton passé dans un petit bissac composait leur bagage. Tout ce monde buvait et mangeait avec appétit, et la plus complète égalité, comme la gaîté la plus franche, semblait présider au repas.

Les femmes de la maison se trouvaient là pareillement ; mais, suivant l'usage du pays, elles ne pouvaient s'asseoir à table. La fermière ou maîtresse elle-même s'agitait pour servir ses domestiques mâles ainsi que les autres convives. Comme en Orient, les femmes, dans le Perche, devaient reconnaître la prééminence absolue du sexe le plus fort ; mariées ou non, elles ne pouvaient manger que debout et après les hommes. Cette habitude était si bien

consacrée par le temps que nulle d'entre elles ne songeait à s'en plaindre.

Madame Bernard, la fermière, semblait rompue de longue date à ces humbles fonctions ; et elle partageait activement le travail de ses deux servantes. Elle était maigre, pâle ; sa physionomie bienveillante trahissait quelques chagrins secrets Vêtue de la même étoffe de laine que son mari, elle portait, comme toutes les paysannes percheronnes de ce temps-là, un de ces *corps* de baleines usités sous le règne de François Ier. Du reste, rien dans son extérieur ne la distinguait de ses servantes, seulement sa coiffe était un peu plus blanche et une petite croix d'or était suspendue à son col, malgré le danger de

laisser voir alors ce signe de religion.

Son trousseau de clés à la main, elle allait sans cesse de la cave au fournil et du fournil à la laiterie, afin de prévenir les besoins de ses nombreux convives. Son mari, petit homme vif, dont le visage rouge et sanguin décélait un caractère irascible, lui donnait ses ordres avec une dureté qui eût exaspéré une personne moins patience ; mais elle se multipliait pour satisfaire toutes les exigences. Du reste, ce despotisme brutal était peut-être plus apparent que réel ; car aussitôt que maîtresse Bernard, poussée à bout par une parole trop insultante du fermier, attachait sur lui son regard doux et mélan-

colique, le mari à son tour se taisait et détournait la tête avec une sorte de confusion.

La conversation, grâce à de fréquentes rasades de petit cidre, était montée au ton de la grosse gaîté parmi les hommes. Les aouterons, en pareille circonstance, ont en réserve des chansons risquées, des contes extra-naïfs, qui ne manquent jamais de divertir l'assistance, et l'un des travailleurs présents semblait posséder un répertoire des plus variés en productions de ce genre. Les lazzis et les anecdotes scandaleuses excitaient l'hilarité générale, même parmi les honnêtes filles qui étaient à portée de les entendre, car dans ce pays la liberté excessive des pro-

pos ne paraît exercer aucune influence fâcheuse sur les mœurs.

Néanmoins, quand l'orateur se mit à raconter en patois, avec l'assaisonnement obligé de quolibets, l'histoire bouffonne d'une fillette qui avait quitté son pays pour suivre un militaire, la fermière, indifférente jusqu'alors à ces grossières rapsodies, manifesta un malaise extrême. Cette fois, maître Bernard lui-même sembla partager cette impression, et il interrompit le narrateur.

— *Ouen!* le Borgne! dit-il avec rudesse, que viens-tu nous rompre la tête de toutes ces sottises! Parlons d'autre chose. Aussi

bien, si l'on voulait énumérer tout ce que les femmes font de mal, donneraient-elles de quoi jaser nuit et jour pendant mille ans !

Bien que cette diatribe fort peu galante eût lieu en présence de maîtresse Bernard, la fermière se montra très satisfaite de cette interruption, et elle en remercia son mari par une œillade furtive.

— Tenez, reprit l'homme du Breuil en s'adressant aux aouterons, ne pourriez-vous dire, vous qui devez apprendre des nouvelles en roulant de çà, de là, si ces brigands de la plaine ont commis récemment quelque nouveau méfait ?

— De quels brigands parlez-vous, maître Bernard ? demanda le Borgne en ricanant. Il y a d'abord les chouans qui brûlent et pillent les propriétés des *patauds* dans le Bocage, pas bien loin d'ici ; il y a ensuite les ravageurs qui dévastent les châteaux des ci-devant nobles. Auxquels des deux donnez-vous le nom de brigands ?

Celui qui s'exprimait ainsi était un jeune homme de dix-huit ans, faible et maigre, dont l'œil unique brillait d'astuce et de malice. Il avait pour vêtement un sarreau de grosse toile ; un mouchoir à la nation était négligemment entortillé autour de son col. Sa question appela un nuage sur le front du fermier.

— Paix! Paix! le Borgne-de-Jouy, répliqua Bernad, ou nous nous fâcherons. Je n'entends rien à la politique, et je ne voudrais me faire d'ennemis ni parmi les chouans, ni parmi les sans-culottes; je suis pour l'union et la concorde, moi; le bon Dieu veuille qu'il se trouve place au soleil pour tout le monde! Mais tu es un malin, le Borgne; tu sais bien qu'il ne s'agit pas de royalistes et de républicains. Je veux parler seulement de cette bande de scélérats qui attaquent en force les habitations isolées et brûlent les pieds de leurs victimes pour les obliger à dire où elles cachent leur argent. Ont-ils accompli quelque nouveau crime depuis qu'ils ont pillé la ferme de Poly et assassiné le

maître du château de Gautray, là-bas, du côté d'Orléans?

Le Borgne-de-Jouy haussa les épaules.

— Allons donc! maître Bernard, reprit-il; vous un homme de bon sens, pouvez-vous croire de semblables bêtises? Ces *chauffeurs,* puisque c'est ainsi qu'on les nomme, personne ne les à vus; et, malgré votre horreur pour la politique, on peut bien dire qu'il se trouve parmi les chouans, comme parmi les sans-culottes, des gaillards fort capables de ces belles farces-là.

— Et tu appelles cela des farces? s'écria

le fermier ; les plus effroyables abominations .. Mais, s'interrompit-il en promenant un regard inquiet autour de lui, que l'on n'aille pas répéter mes paroles à droite et à gauche, au moins ! On ne sait pas par qui elles pourraient être entendues... Nous sommes tous de braves gens, je pense, et les langues trop longues n'amènent jamais rien de bon.

Les assistants semblaient partager les craintes de l'hōmme du Breuil. Le Borgne seul crut devoir tourner la chose en plaisanterie.

Ah ! ah ! maître Bernard, reprit-il en ricanant, vous avez l'air d'avoir diablement

peur. Je parierais que cette armoire si bien fermée (et il dardait son œil torve sur l'armoire en question) contient bon nombre d'écus de six livres et même de louis d'or que vous laissez moisir? Quand vous êtes venu vous établir au Breuil, il y a trois ou quatre ans, on assure que vous aviez un joli boursicot, et il n'a pas dû diminuer depuis que vous êtes dans ce pays, car le pays est bon.

— Tais-toi, interrompit le fermier sèchement; de quoi te mêles-tu?

Mais, réfléchissant que sa discrétion pouvait être interprétée contre lui, il reprit en soupirant :

— Autrefois, en effet, on eût trouvé chez moi quelques écus provenant de mon travail et du travail de mon père; mais ce temps est passé. En arrivant ici, j'étais complètement ruiné. Un évènement... qui ne vous regarde pas... m'ayant obligé à quitter précipitamment le pays que j'habitais auparavant, je dus vendre à vil prix mes bestiaux et mes récoltes, donner une grosse somme pour obtenir la résiliation de mon bail, et je perdis en un jour mes modestes économies. Depuis cette époque, l'élévation du prix des baux, les mauvaises récoltes, la cherté de la main-d'œuvre, m'ont empêché de me relever; je paie mes dettes et je ne fais jamais attendre leur salaire à ceux que j'emploie;

mais je suis le plus pauvre fermier de la province.

Les convives, sans perdre toutefois un coup de dent, n'épargnaient pas à leur hôte les marques de sympathies. Le Borgne-de-Jouy sifflotait bas d'un air de doute ; mais Bernard ne s'en aperçut pas. Le fermier venait d'évoquer des souvenirs poignants ; il demeurait sombre, l'œil fixe, le front plissé.

— Et dire, s'écria-t-il enfin dans un élan de douleur et de rage, que tous ces malheurs, toutes ces humiliations, sont l'ouvrage d'une exécrable *créiature !*... Puisse l'enfer la confondre !

— Ne parle pas d'*elle*, Bernard ! s'écria sa femme, qui depuis un moment l'observait avec émotion ; ne parle pas d'*elle*, et surtout ne *la* maudis pas, si tu ne veux me tuer !

Elle s'assit sur un banc et se couvrit le visage de son tablier.

La plupart des assistants ne pouvaient comprendre cette scène pénible.

Avant de s'établir au Breuil, Bernard et sa femme avaient exploité longtemps une autre ferme située dans les environs de Mortagne. Ils avaient alors une jeune et charmante fille, l'orgueil et la joie de leur

maison. Le père adorait cette gracieuse enfant que la mère gâtait à force de soins et de tendresse. Un jour ils s'aperçurent que Fanchette, c'était le nom de leur fille, avait été séduite. Il faut connaître l'excessive rigidité des mœurs dans le Perche pour apprécier la gravité d'une pareille découverte. Une servante qui a failli ne saurait plus trouver de condition ; il ne lui reste d'autre ressource que la mendicité. Si la faute a été commise par la fille d'un de ces gros fermiers qui forment une espèce de noblesse dans les campagnes, les conséquences en sont plus funestes encore. Toute la famille se considère comme déshonorée par cette séduction. Les frères n'osent plus se présenter aux danses du village ; les sœurs ne doivent plus espérer

de trouver des maris; le père et la mère prennent le deuil et ne le quittent pas pendant deux années. Les parents de la coupable à tous les degrés refusent de la voir; elle est chassée impitoyablement du logis paternel, abandonnée aux tentations de la misère et de la faim.

Tel avait été le sort de la pauvre Fanchette Bernard. On ne s'était même pas informé du suborneur, qui, du reste, n'appartenait pas au pays et avait disparu avant la catastrophe. Bernard, sans hésiter une minute, mit sa fille à la porte par une froide soirée d'hiver. Les larmes, les supplications de la mère ne purent lui arracher le moindre signe de pitié pour la malheureuse enfant. Depuis ce temps, on n'avait pas eu

de nouvelles de Fanchette. Le mari et la femme, afin d'échapper autant que possible à la honte dont ils se croyaient menacés, s'étaient empressés de quitter le pays où leurs affaires prospéraient, pour venir s'établir au Breuil, loin des lieux où leur nom avait été souillé.

C'était à cet évènement funeste qu'on devait attribuer la douleur muette et contenue de la fermière, l'irascibilité maladive du fermier. L'un et l'autre peut-être aimaient encore leur fille perdue, et leurs souffrances s'accroissaient par la pensée qu'il ne leur serait jamais permis de pardonner.

Des sanglots que maîtresse Bernard ne

put contenir derrière son tablier excitèrent la colère de son mari. Il frappa sur la table de son poing fermé.

— Que nous veux-tu? s'écria-t-il impétueusement; pourquoi viens-tu pleurnicher ainsi devant les hommes? Qu'as-tu besoin de dire des choses qu'il vaudrait mieux cacher?... Voilà comme elles sont, ces *créiatures*, poursuivit-il avec un sourire méprisant; elles ne savent que faire le mal et se lamenter quand il est fait!

— Ah! Bernard, Bernard! reprit la pauvre mère suffoquée par les larmes, as-tu le cœur de me reprocher...

— Tais-toi donc! interrompit le fermier d'une voix tonnante.

Tous les assistants tremblèrent ; maîtresse Bernard elle-même étouffa ses gémissements. Une porte intérieure, qui jusqu'à ce moment avait été soigneusement fermée, s'ouvrit alors, et deux femmes, attirées sans doute par le bruit, se montrèrent sur le seuil.

De ces deux femmes, l'une semblait approcher rapidement de la cinquantaine, tandis que l'autre avait dix-huit ans au plus. Elles étaient vètues l'une et l'autre à la mode des paysannes percheronnes, mais en étoffe noire, comme si elles eussent porté un deuil encore récent. A leurs quenouilles de lin passées dans la ceinture de leur tablier, aux fuseaux qu'elles tenaient à la

main, on pouvait conjecturer qu'elles avaient été interrompues au milieu de l'occupation ordinaire des ménagères du pays. Cependant, un observateur attentif se fût bien vite aperçu que le lin des quenouilles était encore intact, et qu'une fort petite quantité de fil s'enroulait autour des fuseaux, malgré l'heure avancée de la journée. D'ailleurs, les mains blanches et délicates de ces inconnues n'annonçaient pas des habitudes de travail, et leurs vêtements grossiers trahissaient par leur arrangement une distinction naturelle. La plus âgée surtout avait un air d'assurance et de dignité. Quant à la jeune, on reconnaissait dans ses traits charmants une grâce, une vivacité, une finesse assez rares chez les villageoises. La ressemblance vague qui

existait entre elles faisait deviner la mère et la fille.

Ces deux personnes, dont la plupart des assistants ne soupçonnaient même pas la présence dans la maison, ne dépassèrent pas le seuil de la porte. Tandis que la fille se dissimulait timidement derrière la mère, celle-ci dit en français d'un ton de reproche en s'adressant au fermier :

— Eh bien! maître Bernard, est-ce là ce que vous aviez promis? Vous voilà encore à tourmenter votre pauvre femme! Honte sur vous, qui n'avez de respect ni pour les autres ni pour vous-même!

Le mari s'était levé, stupéfait et confus.

— Madame, balbutia-t-il en français, je veux dire citoyenne, cela ne m'arrivera plus. Je ne sais quel diable m'a poussé.

— Fi! fi! maître Bernard, dit la jeune fille à son tour en avançant sa tête mutine par-dessus l'épaule de sa mère et en menaçant le fermier de son joli doigt.

Mais l'apparition inattendue de ces deux femmes avait produit une impression extraordinaire sur la maîtresse du logis. Elle essuya brusquement ses yeux, écarta le tablier qui lui couvrait le visage et s'élança vers elles, en murmurant avec inquiétude :

— Y pensez-vous? Quelle imprudence!

Rentrez, je vous en conjure, et souvenez-vous...

On ne put en entendre davantage; la fermière, avec une fermeté respectueuse, venait de pousser les deux inconnues dans leur chambre où elle les avait suivies. La porte se referma précipitamment.

Cette scène s'était passée en moins de temps qu'il n'en a fallu pour la lire.

Bernard, tout troublé, ne songeait pas à se rasseoir, prêtant l'oreille au bruit sourd qui venait de la pièce voisine. Les aouterons s'étaient médiocrement inquiétés de cet incident, et continuaient leur repas

avec impassibilité. Mais le Borgne-de-Jouy, dont l'intelligence semblait beaucoup plus développée, dit d'un ton moqueur au fermier :

— Quoi donc ! maître Bernard ; est ce ainsi que vous vous laissez traiter par les *créiatures ?* Ah ! mais, la vieille serait capable de vous mettre en pénitence ! Quelle gaillarde ! Vous n'aviez plus la crête si haute devant elle !

L'homme du Breuil lui lança un regard irrité.

— Tu es une véritable vipère, dit-il en reprenant sa place. Que t'importe ce qui

se passe chez moi ? Tu viens de travailler deux jours dans mes herbages, où tu as fait certainement plus de bruit que de besogne; je t'ai occupé parce que tu as besoin, comme les autres, de gagner ta vie; mais tiens ta langue en bride si tu veux une autre fois trouver de l'ouvrage ici, car je te donnerais ton paquet, n'eusses-tu pas mangé depuis trois jours, et je te casserais les reins par-dessus le marché si tu m'échauffais trop la bile.

— Bien dit! répliquèrent les braves journaliers, qui avaient eux-mêmes à se plaindre des sarcasmes du mâlin borgne.

Celui-ci restait un peu honteux de cette réprobation universelle.

Bernard poursuivit avec plus de calme :

— Ce n'est pas que j'aie quelque chose à cacher. Ces... citoyennes que vous venez de voir tout à l'heure sont des parentes de ma femme. Elles habitaient, il y a un an, une bonne et grasse ferme dans la Vendée; mais leur maison a été brûlée par les chouans ou par les autres, je ne sais plus lesquels; le maître a été tué en se défendant. Depuis ce temps, la mère et la fille sont à la merci du ciel. Je les ai recueillies chez moi, et elles filent pour gagner leur vie. Voilà toute l'histoire ; et si je laisse prendre à la mère un ton un peu haut dans la maison, c'est que je n'ai pas le courage de rembarrer des *créiatures* si malheureuses. Il n'y a pas de mal à cela, j'espère.

— Il n'y en a pas, dit un des convives ; c'est même très bien, ce que vous avez fait là, maître Bernard ; les honnêtes gens doivent se soutenir les uns les autres.

Toute l'assistance approuva d'un signe de tête.

— On sait que vous êtes un digne homme, maître Bernard, reprit le Borgne-de-Jouy doucereusement ; mais si vous êtes aussi pauvre que vous l'assurez, comment pouvez-vous suffire à de pareilles charités?

— Les citoyennes nous filent notre lin et ça doit bien compter pour quelque chose. D'ailleurs où as-tu vu, petit vaurien, que

la charité appauvrissait? Le pain a beau être rare, chaque fois qu'un malheureux s'arrête à ma porte pour demander un gîte dans l'étable et un croûton à souper, je n'ai jamais répondu par un refus, et cela durera tant que le bon Dieu bénira mon travail.

Les aouterons manifestèrent de nouveau leur approbation d'une manière si précise, qu'il n'eût pas été prudent au Borgne-de-Jouy de contredire le fermier; aussi ne l'essaya-t-il pas.

— Sur ma foi! maître Bernard, poursuivit-il avec une faible nuance d'ironie, vous parlez tout à fait comme les anciens curés. Mais si votre maison est hospita-

lière, vous avez en revanche, à quelques pas d'ici, au ci-devant château du Breuil, un vieil avare de maître que les charités ne ruinent pas, lui! On dit qu'il pourrait trouver dans ses coffres assez d'or pour acheter la moitié du Perche, et pourtant il laisserait un pauvre diable crever de faim plutôt que de lui jeter un morceau de pain d'orge.

— Cette fois, Borgne, tu as raison, dit celui des aouterons qui avait déjà parlé. Le citoyen Ladrange, le maître du château, veut se donner des airs de sans-culotte enragé, mais c'est le plus grand avare que la terre ait porté. Il y aura deux ans au renouveau qu'il me loua pour labourer son jardin, et du diable si, l'ouvrage fini,

je pus arracher un liard de plus que le prix le plus bas pour chaque journée. La vieille coquine de servante me refusa même un verre de petit cidre, et pourtant un jour que j'étais entré à l'improviste dans l'office, j'avais vu une armoire pleine de vaisselle d'argent. Oui, les richesses ne manquent pas de ce côté, mais, certes, elles pourraient tomber en de meilleures mains... Je parierais que ce vieux ladre de Ladrange a fait passer de vilains moments à maître Bernard?

— Je ne me plains pas, répliqua le fermier d'un ton laconique: si mon maître est âpre à réclamer son dû, c'est à ses débiteurs de se mettre en règle. Pour moi, je ne me mêle pas de le juger.

— Vous parlez bien, Bernard, mais nous sommes libres d'en penser ce que nous voudrons... n'est-ce pas, vous autres?... Véritablement, c'est une honte qu'un particulier si riche se montre si dur. Dire qu'avec sa fortune, il n'a pour le servir qu'un jeune gars et une vieille pécore de gouvernante, et encore l'un et l'autre ont-ils l'air de ne pas manger à leur appétit.

— Tiens! reprit le Borgne-de-Jouy, il vit donc là-haut tout seul comme un hibou? Et tu assures, Jean, qu'il a des armoires pleines d'argenterie?

— Puisque je les ai vues!... De plus, on parle d'un cabinet où personne n'entre

que lui, et ce cabinet serait plein d'or et d'argent?

— Paix donc! interrompit le fermier; avec toutes vos balivernes, voulez-vous faire assassiner notre maître? Il n'est pas très bon pour moi, je l'avoue; mais ne seriez-vous pas bien chagrins s'il lui arrivait malheur par votre faute?

La figure de fouine du Borgne-de-Jouy prit une expression plus marquée de raillerie.

— Allons! dit-il en ricanant, vous en revenez encore à ces brigands-chauffeurs qui effrayent tant les nigauds! On ne parle plus

que d'eux à cinquante lieues à la ronde, et pourtant, moi qui *roule* sans cesse dans les cantons où ils font, à ce qu'on assure, le plus de ravages, je n'ai jamais pu rien apprendre de certain à leur égard. Du reste, la bande, si elle existe, n'est jamais venue dans cette partie du Perche, et c'est bien à tort que vous avez de pareilles frayeurs. Oui, je tiendrais la gageure que jamais...

Le Borgne s'arrêta, bouche béante, sans achever sa pensée. Il était assis précisément en face de la porte toute grande ouverte de la maison, et il venait de voir plusieurs personnes entrer dans la cour : c'étaient François le colporteur, appuyé sur son bâton noueux, le front ceint d'un bandeau ensanglanté, et paraissant se traî-

ner à peine; puis le jeune voyageur à la carmagnole, conduisant par la bride son cheval encore chargé de la balle du marchand forain; puis enfin, à quelques pas en arrière, la mendiante dont nous avons parlé, portant dans ses bras son enfant exténué de fatigue comme elle.

A peine l'honnête Bernard eut-il envisagé les arrivants qu'il s'écria tout joyeux :

— Je ne me trompe pas ! voici notre bon monsieur Daniel Ladrange, le juge de paix de N***, qui vient voir son oncle, notre maître !

Il se leva précipitamment, et les aoute-

rons l'imitèrent, car aussi bien le repas était terminé. On ne remarqua pas la stupéfaction du Borgne-de-Jouy quand il avait reconnu le compagnon de Daniel Ladrange. Pendant que tout le monde était en mouvement, les uns pour se remettre en route, les autres pour recevoir les arrivants, le jeune drôle murmurait à l'écart en examinant toujours le colporteur :

— *Lui !* que diable est-il arrivé? *Il* ne devait pas venir... N'importe! nous allons sans doute avoir de l'agrément; mais songeons à marcher droit, car *il* ne plaisante pas !

III

Parent et parentes.

Cependant Daniel Ladrange, puisque nous savons maintenant le nom du jeune voyageur à la carmagnole, avait attaché la bride de son cheval à un anneau de fer dans la cour, et s'était avancé vers la

maison. L'homme du Breuil accourut sur le pas de la porte pour le recevoir.

— Salut et fraternité, maître Bernard, lui dit Daniel en lui serrant cordialement la main ; et à vous aussi, braves citoyens, poursuivit-il en se tournant vers les aouterons, qui s'inclinèrent gauchement.

— Entrez, entrez, monsieur Daniel… je veux dire citoyen Ladrange, reprit le fermier d'un ton amical et respectueux. On sera par ici enchanté de vous voir ; vous vous reposerez chez nous, et vous boirez un coup de cidre.

— Merci, Bernard ; j'ai hâte de me ren-

dre au château, je veux retourner à la ville ce soir, et les routes ne sont pas sûres, malgré tous nos efforts. Je ne puis m'arrêter qu'un moment, et c'est pour vous donner, mon cher Bernard, l'occasion de faire une bonne action ; vous n'y manquerez pas, j'en ai la certitude, car tout le monde ici sans doute comprend les devoirs du civisme et de la fraternité... n'est-il pas vrai, mes amis ?

Cette question s'adressait aux aouterons qui se préparaient à prendre congé. La plupart restèrent muets, mais quelques-uns des plus jeunes, parmi lesquels se trouvait le Borgne-de-Jouy, répondirent avec un enthousiasme réel ou feint.

Le jeune fonctionnaire sourit d'un air équivoque en remarquant le petit nombre des adhérents.

— Hum! reprit-il, les sentiments de fraternité auraient pu trouver ici plus d'écho! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment... Maître Bernard, je vous amène un blessé.

Il raconta en peu de mots comment il avait trouvé François évanouï sur la grande route, et il réclama pour le colporteur de pressants secours.

Celui qui était l'objet de cette requête entra dans la maison en traînant pénible-

ment son ballot. Comme épuisé par ses efforts, il tomba sur une chaise et examina les assistants les uns après les autres. Rien, sur ces figures brunes et honnêtes, n'attira particulièrement son attention ; mais quand il remarqua le personnage qu'on appelait le Borgne-de-Jouy, il ne put retenir un imperceptible mouvement. Toutefois, aucun signe furtif ne put donner à penser qu'ils se connussent, et bientôt chacun d'eux détourna la tête d'un air d'indifférence.

— Courage, l'ami ! dit Bernard au colporteur ; nous n'avons pas de médecin dans le pays, mais ma femme sait composer un baume souverain pour les blessures. On va vous panser, et je vous garantis

une guérison prochaine... Eh bien! poursuivit-il avec impatience, où donc est-elle, cette sotte *créiature?*

— Me voici, maître, me voici! dit la fermière, qui venait de rentrer dans la salle.

Déjà la bonne femme, en voyant de quoi il s'agissait, s'avança vers le blessé, suivie de ses deux servantes, dont l'une portait le précieux baume et l'autre des bandelettes de linge. Toute trace de larmes avait disparu des joues creuses de madame Bernard; ses traits avaient repris leur caractère habituel de résignation mélancolique.

François paraissait contrarié de l'attention particulière dont il était l'objet, et il voulut refuser les soins de la fermière. Celle-ci, avec une douce autorité, lui enleva son bandeau, et, assistée de ses compagnes, elle pansa la large, mais peu dangereuse blessure qu'il avait au front.

— A la bonne heure ! reprit Daniel Ladrange ; il y a plaisir, maître Bernard, à voir comme on pratique chez vous l'humanité... Mais nous étions accompagnés tout à l'heure d'une pauvre femme, d'une mendiante ; qu'est-elle devenue?

De faibles cris s'élevèrent derrière un

groupe d'assistants, et on vit la mendiante évanouie sur le seuil de la porte. A son entrée dans la maison hospitalière, soit épuisement, soit tout autre motif, elle s'était affaissée sur elle-même en silence et avait entraîné son petit garçon dans sa chute. Mais l'instinct maternel lui avait fait repousser son enfant quand elle était tombée, de sorte qu'il n'avait eu aucun mal.

Ce tableau était navrant. Bernard s'empressa de relever le petit garçon qui pleurait.

— Cette femme vient de loin, sans doute, dit Daniel, et la fatigue, la faim peut-être...

— La faim ! s'écria le fermier.

Il courut à la table et coupa un énorme morceau de pain ; mais, réfléchissant que cette aumône serait inutile à une personne évanouie, il présenta le pain à l'enfant, qui se tut aussitôt et se mit à manger avec avidité.

Cependant maîtresse Bernard ne s'occupait plus que distraitement de sa besogne à l'autre extrémité de la table. Le linge qu'elle tenait à la main lui échappa, et laissant les servantes achever le pansement du colporteur, elle s'élança vers la mendiante en murmurant :

— Une femme !... elle a un enfant, elle est pauvre, elle a faim !...

— Bon ! reprit son mari avec impatience, vas-tu encore nous faire quelqu'une de tes scènes ridicules?

— Sans l'écouter, maîtresse Bernard s'était agenouillée devant l'inconnue et la considérait avec anxiété.

— Non, dit-elle enfin comme si elle se parlait à elle-même, l'autre était jeune, fraîche, rieuse, et celle-ci... d'ailleurs *elle* n'oserait pas! *elle* n'osera jamais !

Elle soupira, versa quelques larmes, et se mit en devoir de faire revenir la pauvresse de son évanouissement.

Cependant les aouterons avaient terminé leurs préparatifs de départ; ils se tenaient debout, leur veste sur le bras et leur petit paquet au bout de leur bâton, attendant un moment favorable pour prendre congé. Enfin le chef de bande s'approcha du fermier, qui, tout en agaçant l'enfant de la mendiante, causait à demi-voix avec Daniel Ladrange.

— Allons! à revoir, maître Bernard! dit-il en patois d'un ton cordial; nous allons gagner avant la nuit le village de Cormières, où nous trouverons sans doute de l'ouvrage.

— Adieu, les gars, répliqua Bernard;

bonne chance! et repassez ici à la moisson prochaine; il y aura des gerbes à rentrer, je pense.

— Dieu le veuille, maître Bernard! En route, les autres!... Eh bien! le Borgne-de-Jouy, ne viens-tu pas avec nous?

— J'ai changé d'avis, reprit le Borgne qui restait assis d'un air nonchalant; je passerai la nuit ici, et je ne partirai que demain, car j'ai travaillé ce matin au soleil et je suis très las...

— Fainéant! dit Bernard avec mépris! mais agis comme tu voudras... il y aura place aussi pour toi dans l'étable.

Les aouterons partirent, et un calme relatif régna dans la salle commune de la ferme. Daniel Ladrange et le fermier se remirent à causer bas; la fermière et ses servantes donnaient toujours leurs soins à la pauvresse, qu'on avait transportée sur le lit et qui ne rouvrait pas les yeux. Quant au colporteur, après avoir été pansé, il restait sur son siége à l'écart, comme épuisé de fatigue et de souffrance.

Au bout d'un moment, la conversation entre Daniel et le fermier parut s'échauffer; le jeune fonctionnaire finit par dire à voix haute, avec l'accent d'une profonde indignation :

— C'est une infamie, une lâcheté! Fût-il

mon père, je ne pourrais lui cacher ce que je pense de son odieuse conduite... Refuser un asile, en pareilles circonstances, à sa sœur et à la fille de sa sœur!... Mais je vais le voir à l'instant, et je compte m'en expliquer avec lui.

— Chut! dit Bernard.

Et il se mit à lui parler bas; mais, pour la seconde fois, Daniel ne put contenir ses sentiments tumultueux.

— *Elles* sont ici! reprit-il avec agitation; chez vous?... Conduisez-moi près d'elles. Bernard; c'est surtout pour elles que j'ai entrepris ce voyage, et j'ai hâte de les voir.

Je ne me rendrai au château qu'après leur avoir parlé.

L'homme du Breuil manifesta un certain embarras.

— Je ne dois pas vous cacher, monsieur Daniel, qu'elles ne sont pas bien disposées en votre faveur, la mère surtout. Elle vous reproche vos... vos... comment dirai-je cela?

— Mes opinions politiques, n'est-ce pas? L'ingrate!... Mais, Maria, ma cousine, ne peut me juger avec la même sévérité? N'est-ce pas, Bernard, que Maria n'a contre moi ni haine, ni colère?

Le fermier sourit d'une manière équivoque; Daniel reprit :

— N'importe! dussent-elles l'une et l'autre m'accabler d'outrages, il faut que je les voie... Bernard, je vous supplie de leur demander de ma part un moment d'entretien.

Bernard fit un signe d'assentiment; mais avant de sortir, il s'approcha du colporteur, qui conservait sa pose dolente :

— Eh! l'ami, lui dit-il, maintenant que vous êtes pansé, pourquoi n'iriez-vous pas dormir un peu sur le foin que nous venons

de rentrer? Vous devez avoir besoin de repos après une si rude secousse !

— J'y vais, maître, j'y vais, répondit le colporteur humblement, et grand merci pour votre charité... Véritablement ma pauvre tête me fait grand mal, et j'ai peine à me soutenir.

— Attendez, dit le Borgne-de-Jouy avec empressement, je vous conduirai moi-même à l'étable, et je porterai votre ballot de marchandises, qui serait peut-être trop lourd pour vous... Il se faut entr'aider, comme dit le citoyen juge de paix.

— C'est une bonne maxime, reprit le

colporteur, et le citoyen juge de paix sait parfaitement la mettre en pratique... Je le remercie de ses bontés pour moi, en attendant que Dieu l'en récompense.

Et il sortit avec le Borgne-de-Jouy, qui s'était proposé complaisamment pour lui servir de guide.

Cependant la mendiante commençait à se ranimer, et elle ne tarda pas à rouvrir les yeux. Son regard, d'abord terne et hébété, se fixa sur la fermière; insensiblement il prit une expression vive et pénétrante.

— Maître! s'écria la bonne femme d'une

voix altérée par l'émotion, maître, je t'en conjure, viens voir !

— Qu'est-ce donc encore ? demanda Bernard qui s'avança tenant l'enfant dans ses bras.

Alors l'attention de la malheureuse inconnue parut changer d'objet : ses yeux se tournèrent vers l'homme du Breuil, et elle poussa un cri de contentement suprême en joignant les mains. Ce cri était si vibrant que le fermier lui-même en fut troublé.

— Bernard, lui dit sa femme, ne te

semble-t-il pas que cette voix... ce regard...

— Tais-toi ; sur ma parole, tu deviendras complètement folle de penser toujours à la même chose ! Ne vois-tu pas que cette malheureuse demande son petit gars ? Elle a peur qu'on le lui mange peut-être, et vraiment il est gentil à croquer.

Le campagnard, si bon malgré sa brusquerie, donna un baiser à l'enfant, qui lui souriait, et finit par le déposer sur le lit, à côté de sa mère.

— Allons, poursuivit-il avec impatience,

nous avons autre chose à faire que de nous occuper d'une *créiature*. D'ailleurs sa place n'est pas ici, mais au fenil, où vous lui donnerez tout ce qui lui sera nécessaire... Et que chacun songe à sa besogne, car l'ouvrage n'avance pas à bayer ainsi aux corneilles !

Il entra dans la pièce voisine; au bout de cinq minutes, quand il revint, il ne trouva plus que Daniel Ladrange, qui semblait l'attendre avec anxiété. Il fit signe au jeune homme de le suivre, et, après l'avoir introduit dans la chambre où se tenaient les deux mystérieuses femmes, il se retira discrètement.

Cette chambre était arrangée avec un

soin et une propreté peu ordinaires chez un fermier du Perche. Deux fenêtres grillées, donnant sur la cour, y laissaient pénétrer largement l'air et la lumière. Le lit en bois blanc, les chaises, la table, la grande armoire, étaient frottés, luisants, en bon ordre. Rien pourtant n'annonçait une condition supérieure dans les personnes qui habitaient cette pièce. Aucun petit objet de luxe, aucun ornement citadin ne relevait la rusticité du mobilier ; seulement, de grands pots de faïence, posés sur la cheminée de pierre, étaient remplis de fleurs. Malgré cette simplicité voisine de la pauvreté, la chambre avait un air de décence, de fraîcheur et de *comme il faut*, qu'elle empruntait peut-être à ses hôtesses actuelles.

Celles-ci, que nous n'avons fait qu'entrevoir, étaient assises près d'une fenêtre; elles portaient encore leurs costumes de paysannes, mais leurs quenouilles avaient disparu. Elles semblaient en proie, l'une et l'autre, à une vive agitation; mais les traits graves de la mère exprimaient la douleur, la colère et le dédain, tandis que le charmant visage de la fille trahissait, sous un pudique embarras, la satisfaction et l'espérance.

Daniel lui-même était très ému, et son cœur battait avec force. Néanmoins il ne prononça pas une parole avant d'avoir soigneusement refermé la porte derrière lui. Alors il ôta son chapeau et s'élança vers les deux femmes en s'écriant :

— Madame la marquise... ma chère Maria, que je suis heureux de vous revoir!

— Bonjour, cousin Daniel, répliqua la jeune fille avec entraînement.

Elle allait tendre sa main et peut-être sa joue à son parent; un regard de sa mère l'arrêta. Ce regard avait un caractère si hostile, que Daniel demeura interdit et muet. La fière dame parut jouir un moment de sa confusion.

— Salut, citoyen, dit-elle enfin avec une ironie mordante; tout à l'heure j'avais deviné votre présence ou même celle de mon digne frère en entendant pousser

dans la maison ces cris qui retentissent si souvent dans des circonstances sinistres. Mais mon frère ne quitte pas ainsi sa demeure pour venir nous rendre visite, au risque de se compromettre, et vous seul étiez capable d'exciter cette explosion d'enthousiasme patriotique; j'aurais dû reconnaître tout d'abord Daniel Ladrange... si toutefois vous daignez encore porter ce nom, car sans doute vous vous appelez maintenant Brutus, ou Mutius Scœvola, ou Caton, comme la plupart de vos amis les sans-culottes.

Le jeune hommme s'attendait bien à une mauvaise réception de la part de sa tante, mais il ne s'était pas prémuni contre tant

d'aigreur et de mépris. Il répondit tristement :

— Je vous en conjure, madame, ne me traitez pas si mal. Bien que j'aie accepté, dans telle ou telle mesure, les idées nouvelles, rien n'est changé en moi, je suis toujours votre Daniel, le fils de votre jeune frère, le pauvre orphelin pour lequel vous et M. de Méréville, votre mari, vous montriez autrefois tant d affection.

— Ne prononcez pas ces noms! interrompit la marquise en frappant du pied ; ne parlez ni de mon frère, cet homme si loyal, ni de mon mari, ce généreux martyr, ou vous me ferez perdre l'esprit!

Croyez-vous que s'il existait encore, mon frère si droit et si bon voudrait reconnaître son fils sous cet ignoble costume dont je vous vois revêtu? Croyez-vous que mon mari vous eût aimé d'une tendresse paternelle s'il eût pu deviner qu'un jour vous feriez cause commune avec ses bourreaux? Oui, ses bourreaux, car ce sont vos amis, Daniel Ladrange, qui ont versé ce sang précieux...

Des larmes lui coupèrent la parole; Maria et Daniel lui-même ne purent retenir les leurs.

— Madame, ma chère parente, reprit le juge de paix après un silence, je vous en

conjure, revenez à vous... Votre douleur, si légitime qu'elle soit, vous rend injuste et cruelle. Loin d'accepter aucune complicité dans les violences des partis, je les déplore et je les maudis; mais que puis-je contre les transports d'une nation en colère? Un jour viendra où cette fureur s'usera, et alors les honnêtes gens parviendront peut-être à la calmer tout à fait. Jusque-là, ils ne peuvent qu'accomplir comme individus et dans la limite de leurs forces tout le bien possible; c'est à quoi je travaille, madame, et j'ai eu le bonheur de réussir quelquefois. Aussi, j'en prends le ciel à témoin, si au risque de ma vie j'avais pu sauver votre mari, mon oncle bien aimé, je n'eusse pas hésité un moment!

— Oh! croyez-le, ma mère! s'écria ma-

demoiselle de Méréville en se suspendant au cou de la marquise ; je me porte garante que Daniel eût opéré le salut de mon pauvre père si cet acte eût été au pouvoir d'un homme !

— Paix ! mademoiselle, dit la marquise avec autorité ; vous laisserez-vous prendre à ces phrases vides de sens, à ces beaux sentiments d'apparat ? Je sais, en effet, que le citoyen Daniel donne volontiers à entendre qu'il se sacrifie pour sa famille. Au lieu de le blâmer, nous devrions l'admirer et ressentir pour lui une profonde gratitude !

— Et pourquoi non, ma mère ? reprit la

jeune fille avec hardiesse; Daniel nous a rendu déjà de tels services...

Daniel l'interrompit :

— Ma cousine, de grâce, dit-il, n'attirez pas sur vous, en défendant ma cause, une colère que tant de fatales circonstances expliquent, si elles ne la justifient pas. . Je ne prétends point chercher une excuse, poursuivit-il en se tournant vers la marquise, dans les services que j'ai pu rendre; dès les premiers temps de cette révolution, je l'avoue, la réflexion, l'étude du droit, des instincts particuliers peut-être, m'avaient fait adopter certaines idées que je vois triompher aujourd'hui. Je ne saurais

approuver l'application rigoureuse, inexorable, de ces principes ; je déplore les excès qu'elle entraîne ; mais, comme beaucoup d'autres, je pense que le bien naîtra de cette tourmente passagère. En attendant, je vous le jure, madame, je n'ai que respect et pitié pour ses victimes ; je voudrais les sauver ; mais que peut un homme contre un ouragan?

— Encore une fois, phrases que tout cela, dit la marquise d'une voix sombre ; si vraiment vous aviez les sentiments généreux dont vous faites étalage, ne pouviez-vous tenter quelque chose, employer votre crédit, exposer votre sûreté même pour arracher votre oncle, mon mari, à l'é-

pouvantable vengeance de vos dignes amis?

— Par pitié! madame, ne m'accablez pas, reprit Daniel avec une sorte de désespoir; ne me reprochez pas ce qui est l'œuvre de la fatalité. Si pénibles que soient pour vous et pour Maria ces cruels souvenirs, permettez-moi de vous rappeler les circonstances de cette catastrophe. Ni vous, ni votre mari, par un sentiment que j'approuve, vous n'aviez voulu émigrer. Assurés de l'estime et de l'affection de vos voisins, vous résidiez paisiblement à votre château de Méréville, dans une campagne écartée, où le souffle de la tempête sociale n'arrivait qu'affaibli et presque insensible. M. de Méréville appartenait à cette portion

intelligente de la noblesse qui n'avait pas désapprouvé la révolution à son origine ; il reconnaissait la nécessité de réformer les abus monarchiques ; il n'avait ni la morgue, ni les préjugés de sa caste ; il vous avait épousée, vous, madame, qui apparteniez à une famille honorable, mais bourgeoise. Par-dessus tout, il avait cette bonhomie de mœurs, cette simplicité de manières qui gagnent les cœurs. On pouvait donc espérer que vous seriez oubliés par les passions mauvaises, et je comptais user de mon influence dans la province pour écarter de vous toutes les atteintes et tous les dangers.

» Sur ces entrefaites, les évènements du 10 août éclatèrent à Paris. Le monde en-

tier trembla du coup terrible que le peuple venait de frapper. Cependant il ne semblait pas que cette commotion nouvelle dût encore influer sur votre destinée, quand j'eus connaissance que M. de Méréville avait disparu, et que, ma cousine et vous, vous étiez restées seules au château. Je crus que mon oncle avait émigré, et j'accourus tout inquiet à votre résidence. Vous essayâtes de me rassurer : « Le marquis, disiez-vous, était absent pour ses affaires et il ne pouvait manquer de revenir bientôt. » Je ne partageais pas votre tranquillité apparente, mais vainement je tâchai de vous arracher votre secret. Je vis avec douleur que vous commenciez à vous défier de moi, et je me retirai le

cœur navré, sans avoir obtenu de vous aucun éclaircissement.

» Que s'était-il passé? Je devinais que la patience du gentilhomme libéral avait enfin été poussée à bout; mais à quelle périlleuse entreprise s'était-il laissé entraîner? Je l'appris seulement quand il était trop tard pour intervenir d'une manière efficace.

» Un jour, il y a environ deux mois de cela, je vis dans les papiers publics une sinistre nouvelle. Je ne pouvais d'abord y croire; mes yeux se troublèrent, la tête me tourna. Cependant le fait était positif, indubitable. Je savais enfin ce que vous aviez eu le triste courage de me cacher.

» Le marquis de Méréville, effrayé de la marche rapide de la révolution, poussé peut-être secrètement par d'imprudents amis, était allé à Paris prendre part à une entreprise audacieuse, dont le but était la délivrance du roi et de la famille royale. Les conjurés, n'ayant pu prévenir la catastrophe du 21 janvier, n'en persistèrent pas moins dans leur plan pour sauver la reine et le dauphin; mais ils furent trahis, arrêtés, et vingt-quatre heures après leur arrestation, tout était fini.

» Vous le voyez, madame, le journal m'apprenait à la fois et la tentative insensée de ces téméraires gentilshommes et les suites funestes de cette tentative. Peut-être, si vous m'aviez révélé, dès le prin-

cipe, dans quelle entreprise périlleuse mon oncle était engagé, serais-je parvenu à l'en détourner; en désespoir de cause, je serais accouru à Paris, et à tous risques... Mais vous vous étiez défiée de moi, et nous devions tous porter la peine de cette défiance.

» Malgré l'immense douleur qui m'accablait, il me fallut songer d'abord à votre sûreté. Je prévoyais qu'on ne vous laisserait pas longtemps en paix à Méréville; et, en effet, deux jours après la tragique nouvelle, je recevais, en ma qualité d'officier de la police judiciaire, un mandat d'arrestation décerné contre vous, avec ordre de le faire exécuter sur-le-champ. Mais déjà

j'avais pu vous prévenir et vous trouver une retraite. N'osant me rendre moi-même à Méréville, car mon absence eût excité des soupçons dangereux, je vous avais envoyé un homme de confiance pour vous conduire ici en toute hâte, sous un déguisement et de nuit. Il me semblait que vous n'auriez plus rien à craindre au château du Breuil, sous la protection de votre frère, qui a obtenu un certificat de civisme, et dont les opinions démocratiques sont connues. Je fus donc un peu rassuré, quand mon agent revint m'annoncer que vous et ma chère cousine vous étiez arrivées heureusement dans ce paisible canton.

» Voilà quelle a été ma conduite, ma-

dame, et, je vous le demande, n'a-t-elle pas été celle d'un honnête homme et d'un bon parent? Depuis cette époque, je m'étais contenté de veiller de loin sur vous, n'osant venir, car je suis surveillé moi-même, et la moindre imprudence pourrait me perdre avec vous. Mais je vous croyais sous le toit de notre parent, dont l'intérêt même était de vous protéger; aussi, jugez de mon étonnement, de mon indignation, quand, bravant des risques réels pour vous rendre visite, j'apprends que l'oncle Ladrange a refusé un asile à sa sœur et à la fille de sa sœur! Après les avoir reçues pendant une seule nuit dans sa maison, il a cédé aux suggestions de l'égoïsme et de la peur; il a remis à son fermier le soin de protéger deux pauvres femmes pros-

crites et sans défense. Depuis ce temps, il n'a pas voulu les voir une fois ; il n'a pas daigné descendre à la ferme ; elles n'ont reçu de lui ni secours ni consolations... Mais je vais le faire rougir de sa coupable conduite... »

— Pourquoi seriez-vous surpris de cette conduite, et pourquoi mon frère en rougirait-il ? demanda la marquise avec son ironie amère ; votre oncle, citoyen Daniel, est conséquent avec lui-même, et il ne cherche pas, comme tant d'autres, à cacher son égoïsme sous un masque de dévoûment et de générosité. Quand il a tant fait pour conserver sa fortune et sa vie, irait-il les exposer en donnant asile chez lui à la fille et à la veuve d'un conspi-

rateur aristocrate? La citoyenne Pétronille, sa gouvernante, ne le lui pardonnerait pas... D'ailleurs, mon excellent frère est économe, et ce serait une trop grande charge pour lui d'héberger et de nourrir des ci-devant nobles; il vaut bien mieux, sous prétexte de leur sûreté, les mettre au régime sobre et peu coûteux d'une ferme percheronne... Mais laissons cela, monsieur; ma fille et moi, nous ne nous plaignons de rien, nous ne demandons aucune faveur, et si nous avons le choix de nos bienfaiteurs, nous préférons à tous autres les honnêtes campagnards qui nous ont accueillies dans notre infortune.

La persistance de cette haine, qui per-

çait dans chaque parole de la marquise, consterna Daniel.

Il reprit avec un accent douloureux :

— Je vois, madame, que rien ne saurait surmonter, quant à présent, vos cruelles préventions; mes explications ne peuvent vous convaincre, mes prières ne peuvent vous toucher. Aigrie par le malheur et la persécution, vous vous en prenez même à vos amis de ce qui est l'œuvre de la fatalité. Je compte donc sur le temps, qui ne peut manquer d'opérer une réaction favorable dans votre esprit judicieux. En attendant, votre retraite actuelle ne présente pas une sécurité suffisante. La ferme du

Breuil, à cause des habitudes hospitalières du fermier, est fréquentée par un grand nombre de personnes; quelque soin, que Maria et vous, vous preniez de vous tenir enfermées, vous pouvez être aperçues, et il ne faudrait pas une grande perspicacité pour deviner votre condition véritable; dans ce cas la tentation semblerait peut-être trop forte pour certaines gens. Au contraire, là-bas, au château que mon oncle habite presque seul et où l'on ne reçoit personne, vous ne serez pas exposées aux observations indiscrètes; vous y trouverez plus de liberté, plus de bien-être, et j'espère décider notre parent à vous y recevoir. Il ne faut pas oublier, madame, que vous êtes encore sous le coup d'un mandat d'arrestation, et que la moindre négli-

gence peut avoir des conséquences terribles.

— Eh bien ! qu'importe ! répliqua madame de Méréville avec un désespoir farouche ; je suis lasse de souffrir, et je me résignerai au sort de mon excellent mari, s'il le faut.

— Et votre fille, madame, votre fille si jeune, si digne de toutes les prospérités humaines, voulez-vous donc la condamner à une mort prématurée ? Oh ! je vous en conjure, pour elle et pour vous, consentez à supporter vos maux avec patience et résignation. La crise où nous sommes ne saurait se prolonger longtemps. Je profi-

terai de la première occasion favorable pour vous tirer de cette situation fâcheuse; en attendant, laissez-moi prendre les mesures qu'exige impérieusement votre sûreté. Je vous le répète, vous êtes trop en vue dans cette ferme; l'espion le moins rusé vous reconnaîtrait à votre air de noblesse, il reconnaîtrait ma cousine à ses grâces naïves, à sa beauté...

— Cessez, monsieur, dit la marquise avec impatience, des flatteries qui ne réussiront ni auprès de ma fille ni auprès de moi. Le temps n'est plus où, pleines de confiance dans la franchise de votre caractère, nous pouvions prêter l'oreille à ces paroles doucereuses. Mais faites l'essai dont vous parlez auprès de mon frère,

citoyen Daniel; je ne m'y oppose pas. S'il faut quitter cette maison, je la quitterai sans résistance, puisque le salut de ma fille, dites-vous, est à ce prix... Et maintenant, ajouta-t-elle froidement, permettez-moi de vous rappeler que cette conférence prolongée avec deux femmes suspectes pourrait être remarquée et compromettre un zélé citoyen tel que vous.

Daniel poussa un profond soupir; il se sentait impuissant contre cette aversion déraisonnable qui méconnaissait les services les plus réels.

— Je vais m'éloigner, madame, reprit-il, car aussi bien ma présence vous devient

importune; ce soir je vous rendrai compte du résultat de ma mission auprès de mon oncle Ladrange. Mais, avant de vous quitter, j'aurais encore un mot à vous dire touchant vos intérêts. Vos biens et ceux du marquis de Méréville ont été mis sous séquestre; j'aurais voulu vous épargner ce malheur, mais un ami puissant que j'avais à Paris vient d'être proscrit à son tour; il a dû s'enfuir pour sauver sa tête, et l'appui que je trouvais dans son crédit me manque tout à fait Cependant, grâce aux influences que j'ai employées, vos propriétés n'ont pas encore été déclarées biens nationaux, et j'espère, en traînant les choses en longueur, arriver à vous les faire restituer intégralement dans des temps plus tranquilles.

— Ah! répliqua la marquise, dont les yeux brillèrent comme en dépit d'elle-même.

— Jusque-là, balbutia timidement Daniel, si vous éprouviez de la gêne, et si vous vouliez permettre à un parent, que vous avez autrefois comblé de bienfaits, de vous offrir ses services...

— Assez, monsieur, interrompit durement madame de Méréville; quand j'aurai besoin de vos services, je verrai si je dois vous les demander; en attendant, épargnez-moi l'humiliation de vous entendre me les offrir.

Daniel leva les yeux au ciel comme pour

le prendre à témoin de l'injustice de sa tante, et il fit ses préparatifs de départ.

— Madame, dit-il enfin, ne vous offensez pas si je vous conjure, ainsi que mademoiselle Maria, de ne pas quitter cette chambre avant mon retour. Il se trouve en ce moment à la ferme des personnes dont les allures m'inspirent des soupçons, et le plus infime ennemi peut être à craindre.

— Il suffit, monsieur, répliqua son altière parente; ayez l'esprit en repos, nous sommes habituées de longue date à la réclusion la plus austère. Merci de votre avis, pourtant; il est d'autant plus généreux que si vos amis les révolutionnaires

venaient à découvrir notre retraite, vous et votre digne oncle vous hériteriez de nos domaines.

Ce dernier trait était si cruel, si peu fondé en ce qui concernait Daniel, que le jeune homme ne put plus se contenir, et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Mademoiselle de Méréville courut à son cousin, et, lui prenant la main dans les siennes, elle dit avec effusion :

— Daniel, mon pauvre Daniel, pardonnez à ma mère... elle a le cœur déchiré ! Un jour viendra, comme vous le disiez tout à l'heure, où elle saura mieux vous apprécier ! Quant à moi ! je suis pénétrée

de reconnaissance pour votre dévoûment, et si vous avez réellement des torts, je vous les pardonne.

— Que signifie ceci, mademoiselle? s'écria la marquise irritée.

La jeune fille recula, épouvantée elle-même de ce qu'elle venait de dire; mais déjà Daniel avait relevé la tête, et une ineffable satisfaction se peignait sur son visage :

— Merci, Maria, ange du ciel! s'écria-t-il; vous m'avez rendu la force et le courage. Ayez confiance en moi; malgré les funestes préjugés de votre mère, je vous

sauverai l'une et l'autre, ou je périrai à la peine.

Daniel sortit de la chambre, et bientôt après on l'entendit galoper dans l'avenue.

IV

Le château du Breuil.

Avant d'aller plus loin, il nous faut encore donner au lecteur quelques détails rétrospectifs sur la famille Ladrange, dont les divers membres vont jouer les rôles principaux dans cette histoire.

Les Ladrange formaient une de ces riches familles bourgeoises qui, en province, marchaient presque de pair avec la noblesse. Peut-être même, si l'on en croyait certaines prétentions, avaient-ils aussi une origine nobiliaire, dont deux ou trois générations consécutives avaient négligé de se prévaloir. Leur richesse remontait à Pierre Ladrange ou *de la Drange* (là était le point de discussion), qui, vers la fin du seizième siècle, s'était établi armateur à Nantes, et avait réalisé des bénéfices importants dans le commerce maritime. Ses descendants renoncèrent au négoce ; mais, par un hasard assez rare, leur fortune n'avait pas subi de diminution notable pendant deux siècles, si bien qu'au mo-

ment de la révolution, elle était encore considérable.

D'autre part, les Ladrange n'avaient rien négligé de ce qui pouvait ajouter à leur influence. Ils s'étaient alliés aux familles les plus honorables de la Beauce et du pays chartrain ; plusieurs d'entre eux avaient suivi avec distinction la carrière de la magistrature. La ville de Chartres avait même eu deux baillis de leur nom : le dernier, Paul-Anselme Ladrange, mort en 1780, était le père de Daniel.

Paul-Anselme, qu'on appelait habituellement le *bailli* dans sa famille et dans le pays, avait eu un frère et une sœur plus

âgés que lui. Le frère aîné, propriétaire actuel du château du Breuil, où il demeurait, hérita, selon l'usage d'alors, tous les biens de la famille, et il était, dès sa jeunesse, trop avare pour laisser à ses puînés autre chose que leur misérable légitime. Paul-Anselme dut donc se contenter d'une modeste charge que son père lui avait achetée au présidial de Chartres, et sa sœur fut destinée au couvent. Heureusement, Paul-Anselme était un homme de haute intelligence, et la sœur était jolie; pendant que l'un devenait un des premiers magistrats de sa ville natale, l'autre épousait le marquis de Méréville, gentilhomme campagnard qui possédait une belle terre dans l'Orléanais.

Le bailli, malgré les fonctions impor-

tantes dont il avait été revêtu, mourut pauvre, et son fils Daniel, demeuré orphelin à l'âge de douze ans, n'avait d'autre fortune qu'une modeste rente provenant de sa mère. A la vérité, Daniel pouvait être considéré comme le futur héritier de son oncle Ladrange du Breuil, qui n'avait jamais été marié, et qui, loin de dissiper sa fortune, l'augmentait par toutes sortes de moyens plus ou moins avouables; mais l'oncle du Breuil, avec lequel nous ferons bientôt connaissance, n'était pas homme à s'imposer le moindre sacrifice pour un parent peu fortuné. Il ne consentit à devenir le tuteur de Daniel qu'après s'être assuré que l'orphelin avait des ressources suffisantes pour ne pas tomber à sa charge. Du reste, ses devoirs de tutelle se réduisi-

rent à peu de chose ; il mit son neveu en pension au collége de Chartres, et il ne le voyait qu'aux vacances, quand l'écolier venait au Breuil recevoir des leçons de rigoureuse économie. Plus tard, il l'envoya prendre ses degrés à Paris, d'où le jeune homme revint à Chartres pour suivre la carrière d'avocat; mais, dans les différentes phases de son existence, Daniel avait été averti qu'il n'eût pas à dépasser d'un liard le chiffre de sa petite rente, et il s'était conformé exactement à ces prescriptions.

Si Daniel ne trouvait qu'égoïsme et dureté du côté de son tuteur, il n'en était pas de même du côté de sa tante de Méréville. La marquise avait toujours aimé son jeune

frère, et elle reportait sur le fils la tendresse qu'elle avait eue pour le père. Le marquis lui-même s'était pris d'une vive tendresse pour l'orphelin. Quand Daniel venait passer quelques jours à Méréville, il le comblait de cadeaux ; il lui faisait connaître ces douces joies de l'enfance dont le privait son tuteur. Plus tard, quand le jeune Ladrange eut acquis la connaissance des lois, le marquis, un peu processif, comme il convient à tout bon propriétaire campagnard, aimait à le consulter sur ses affaires litigieuses et à s'entretenir avec lui de ses droits imaginaires ou réels. Mais ce qui attirait surtout Daniel à Méréville, c'était la présence de sa cousine Maria, charmante enfant qu'il avait vu grandir, dont il avait vu se développer succes-

sivement toutes les perfections. Une douce intimité s'était établie entre eux, et peut-être, depuis qu'ils avaient passé l'adolescence, cette intimité était-elle devenue de l'amour ; mais aucun aveu n'avait été échangé. Ils s'aimaient depuis si longtemps et si naturellement, qu'ils ignoraient peut-être eux-mêmes ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre. D'ailleurs, leurs rapports avaient été si rares, et dans ces derniers temps, les circonstances étaient devenues si graves, qu'ils n'avaient pas eu le calme nécessaire pour faire cet examen de conscience.

C'était entre ces deux maisons si différentes, le Breuil et Méréville, que Daniel avait partagé les courts loisirs que lui

laissait l'étude, et l'on devinera facilement laquelle des deux obtenait ses préférences. Quand il avait passé quelques semaines chez son oncle Ladrange, il était contraint, soucieux et morne. Au contraire, après un court séjour au joyeux et hospitalier manoir du marquis, la fraîcheur reparaissait sur ses joues, son œil reprenait son éclat; son âme ardente se répandait au dehors en juvéniles élans. Toutefois, ses agréables séjours à Méréville, non plus que les longues heures d'ennui qu'il affrontait au Breuil, n'étaient point capables de lui faire oublier le soin de son avenir. Plein d'une noble ambition et ne comptant que sur lui-même, il se préparait par un travail assidu, opiniâtre, à jouer son rôle dans le monde. Aussi quand il vint s'établir à

Chartres avec le titre d'avocat, promettait-il au barreau de cette ville une gloire de plus et un magistrat intègre tel qu'avait été son père. Un mot ici pour expliquer ces opinions libérales qui indisposaient si fort la marquise contre lui.

Comme personne ne l'ignore, les principes qui causèrent la chute de l'ancienne monarchie n'appartenaient pas exclusivement à telle ou telle csate Quand l'explosion eut lieu, tous les esprits éclairés, dans la noblesse comme dans le Tiers-État, dans le clergé comme dans le peuple, s'accordaient sur la nécessité d'une réforme ; la divergence d'opinion commençait seulement à la question de savoir dans quelles limites cette réforme devrait s'accomplir. La magistrature notamment, qui, par l'or-

gane des parlements, avait fait une si longue et si constante opposition au pouvoir absolu, avait déjà des habitudes de résistance et de liberté. Ce fut là le point de départ de Daniel Ladrange. Dès légistes distingués, anciens amis de son père, l'avaient initié à certaines doctrines traditionnelles. D'autre part, l'étude approfondie des origines du droit, la méditation des ouvrages que nous ont laissés les grands penseurs du dix-huitième siècle et peut-être aussi ce sentiment généreux qui pousse les jeunes gens à prendre la défense des classes opprimées contre les classes privilégiées, le jetèrent avec passion dans les idées nouvelles, et nul ne salua la révolution avec plus d'enthousiasme et de bonne foi.

Cependant, à mesure que des factions

ennemies se disputaient la direction du mouvement révolutionnaire, Daniel Ladrange eût voulu pouvoir l'arrêter à de certaines limites ; mais s'il regretta que ces limites fussent dépassées, il ne s'en effraya pas outre mesure. Voilà pourquoi.

Quand Daniel avait débuté au barreau de Chartres, il s'était lié d'amitié avec un de ses nouveaux confrères dont on vantait partout la merveilleuse éloquence et la haute probité. Ce confrère était le fameux Péthion de Villeneuve, qui fut nommé député aux États-Généraux par le Tiers-États du bailliage de Chartres. Péthion avait apprécié à leur juste valeur les idées élevées, le courage et l'énergie de Daniel Ladrange. Dès qu'ils furent séparés, une correspon-

dance active s'établit entre eux. C'était Péthion qui dirigeait son jeune ami, le soutenait dans les défaillances que lui causaient les violences des factions, lui montrait sans cesse, au bout de la route, la grande et magnifique régénération sociale qu'ils avaient rêvée l'un et l'autre. Devenu maire de Paris et président de la Convention nationale, Péthion mit en Daniel une confiance absolue, et lui accorda une grande autorité dans leur pays natal. Ladrange, si modeste que fussent ses fonctions officielles de juge de paix, était en réalité un des chefs du parti révolutionnaire modéré dans sa province, et il avait profité souvent du crédit de son ami pour sauver des proscrits ou prévenir de funestes excès.

Malheureusement la protection qu'il avait trouvée jusqu'à ce moment dans son ancien collègue venait de lui manquer tout à coup. Péthion, vaincu dans sa lutte contre la Montagne, décrété d'accusation, obligé de fuir, avait péri misérablement aux environs de Bordeaux avec deux autres députés mis hors la loi comme lui. C'était de Péthion que Daniel avait voulu parler à madame de Méréville, quand il avait annoncé la perte récente d'un ami puissant.

Cruellement blessé dans ses affections et dans ses croyances, Ladrange éprouvait une horreur véritable pour la faction victorieuse. Mais comment s'arrêter sur la pente redoutable où il était lancé? Ses re-

lations bien connues avec Péthion l'avaient rendu suspect au parti dominant, il le savait ; à la première hésitation qu'il montrerait, il se sentait perdu. D'ailleurs sa retraite eût laissé sans soutien les dames de Méréville et son oncle lui-même, que son crédit défendait seul contre les passions du moment. Ces considérations l'avaient décidé à dissimuler ses opinions réelles, et à cacher soigneusement son aversion pour la faction qui s'était emparée du pouvoir.

Aussi l'injustice outrageante de sa tante, injustice dont les bonnes paroles de Maria n'avaient pu qu'atténuer l'effet, avait-elle éveillé dans son esprit des doutes poignants. Tout en galopant dans l'avenue, il

se demandait si vraiment les reproches de la marquise n'étaient pas fondés, si des motifs d'intérêt personnel ou d'intérêt de famille pouvaient excuser sa conduite ; mais la façade sombre et retrognée du château, qui se montra bientôt à travers les arbres vint donner un nouveau cours à ses pensées.

Le château du Breuil était une vieille et massive construction, de forme carrée, que la parcimonie de son propriétaire actuel laissait dans un état voisin du délabrement. Des chênes séculaires qui l'entouraient lui interceptaient l'air et le jour. A voir ses volets toujours clos, on eût dit qu'il était inhabité. La mousse avait envahi les toitures; les grandes cheminées de

pierre qui surmontaient les pignons ne donnaient aucune fumée; les mauvaises herbes se haussaient de toutes parts sur leurs tiges épineuses comme pour les dérober aux regards. Aucune poule ne caquetait dans les cours, aucun pigeon ne roucoulait sur les girouettes rouillées. Rien ne vivait, ne bruissait dans cette lúgubre habitation. Les chants de quelques oiseaux solitaires résonnaient à l'entour comme dans la profondeur des bois.

Une grille de fer, selon l'usage, fermait l'avant-cour; mais cette grille était munie intérieurement d'une cloison de fortes planches qui ne permettait pas au regard de pénétrer dans l'enceinte. La porte, solidement barricadée, ne semblait pas avoir

tourné sur ses gonds depuis bien des années ; la loge du portier, qu'on apercevait par-dessus les barrières, avait son toit crevé et tombait en ruine. Aussi Daniel, suivant un étroit sentier à peine tracé au milieu des plantes parasites, se dirigea-t-il vers une porte bâtarde pratiquée dans un mur élevé et à demi-cachée sous des touffes de lierre ; c'était l'entrée ordinaire du château du Breuil.

Comme il allait mettre pied à terre, il aperçut à quelques pas un homme immobile, qui observait l'habitation avec une grande curiosité. Absorbé par sa contemplation, cet individu n'avait pas entendu venir le cavalier. Au bruit qui se faisait derrière lui, il tourna enfin la tête ; après

avoir jeté un coup d'œil sur le voyageur, il s'empressa de franchir un échalier voisin en sifflotant, et disparut derrière les buissons. Cependant Daniel avait eu le temps de reconnaître l'aouteron qu'il avait vu à la ferme un moment auparavant, et que l'on appelait le Borgne-de-Jouy.

A cette époque de troubles, la moindre circonstance était matière à soupçons, et si le jeune Ladrange avait eu l'esprit plus libre, il eût voulu savoir ce qui attirait ce rôdeur près de la maison de son oncle. Mais l'impression de défiance causée par cet incident s'effaça rapidement, et Daniel, sautant à bas de son cheval, vint tirer une

vieille corde à nœuds qui pendait à côté de la petite porte.

Aussitôt, la maison, qui paraissait déserte et abandonnée, donna quelques signes de vie. Des aboiements sonores, qui devaient provenir d'un dogue de la plus haute taille, s'élevèrent dans l'intérienr et continuèrent sans interruption. Toutefois, il fallut attendre encore plus de cinq minutes avant qu'une créature humaine se présentât pour répondre à l'appel de la cloche, et Daniel allait sonner une seconde fois, lorsqu'enfin des sabots cliquetèrent sur le pavé de la cour, et une voix aigre dit en patois de l'autre côté de la porte :

— Qui donc vient sonner chez nous?

Un vagabond sans doute... Passez votre chemin, on ne donne rien ici.

Daniel connaissait cette voix peu harmonieuse, et il répondit avec impatience :

— C'est moi, Pétronille; allons dépêchez-vous de m'ouvrir, car j'ai hâte de voir mon oncle.

Mais on ne se pressa pas de se rendre à cette invitation; un judas pratiqué dans la porte s'ouvrit sournoisement, et une vieille femme rechignée examina le visiteur. Enfin on dit avec plus d'étonnement que de joie :

— Tiens, c'est le *petit* Daniel!... Qui diable se serait attendu à le voir aujourd'hui? Mais vous avez passé par la ferme, mon gars, et vous y aurez dîné sans doute; ce sera fort bien fait, car notre garde-manger n'est pas des mieux fournis.

Tout en parlant, la vieille écartait avec lenteur d'énormes verroux. Jamais prison ou forteresse n'avait été mieux protégée que le château du Breuil contre les visites et les surprises. La porte finit pourtant par s'ouvrir avec un grand bruit de ferraille, et Daniel eut la permission d'entrer; mais, en voyant qu'il traînait avec lui son cheval, la vieille s'écria d'un ton acariâtre :

— Miséricorde! petit, à quoi pensez-vous donc de nous amener cette bête? Nous n'avons ni foin ni paille; quant à l'écurie, elle n'a plus de toit, et j'ai brûlé, l'hiver dernier, les auges et la crèche... Ensuite, poursuivit-elle, vous ne resterez pas longtemps ici, n'est-ce pas? vous repartirez sans doute ce soir, et il broutera ces grandes herbes qui poussent partout... Jérôme lui tirera un seau d'eau et ça passera pour cette fois.

La cour où l'on venait d'entrer présentait, en effet, une grande abondance d'orties et de chardons, qui croissaient vigoureusement au milieu d'instruments de labourage à demi pourris, de charrettes sans roues, de tonneaux effondrés. Daniel

ne fit aucune observation, car il en savait l'inutilité; il ôta le mors et desserra les sangles de sa monture, puis laissant au pauvre animal la permission d'accepter le régal annoncé, il suivit dame Pétronille, qui s'avançait vers la maison.

Cette femme, qui semblait avoir la surintendance dans le triste château du Breuil, était une paysanne de trois pieds et demi de haut, à laquelle plusieurs jupons superposés donnaient une rotondité extraordinaire. Mais le nombre de ces vêtements nuisait sans doute à leur qualité, car ils étaient presque en haillons. La figure osseuse de Pétronille, ses yeux rouges et clignotants, sa large bouche qui en s'ouvrant laissait voir deux dents uniques,

noires, longues comme les défenses d'un sanglier, formaient un ensemble d'une laideur peu commune. Tout en marchant, la vieille tricotait un gros bas de laine pour son maître, et, son peloton placé dans la poche de son tablier rapiécé, une de ses longues aiguilles passée dans sa coiffe sordide, elle faisait fonctionner ses vieux doigts avec une étonnante agilité.

Pétronille était depuis plus de trente ans au service de M. Ladrange du Breuil, et elle avait connu Daniel tout enfant. Cependant elle n'eut pas un mot de bienvenue, pas un signe amical pour le neveu de son maître, qu'elle revoyait après une longue absence. Au contraire, elle lui jetait des

regards de mauvaise humeur, comme à un hôte importun. Daniel, sans s'offenser de cet accueil hostile, lui demanda comment tout le monde se portait au château.

— Bien, bien, vous allez voir, répliqua la vieille d'un ton maussade ; ça pourra déranger ceux qui comptent sur les souliers des morts, et qui, en attendant, viennent manger ici le sec et le vert ; mais les choses sont ainsi, et nous nous portons à merveille.

Daniel, habitué aux grossières boutades de la gouvernante, ne jugea pas à propos de relever celle-ci, ou peut-être, dans sa

distraction, n'en avait-il pas compris le sens. On marchait au milieu des décombres et des débris de tous genres pour gagner l'entrée de la maison, située du côté opposé de la façade. On passe devant la niche d'un vieux dogue hargneux, qui ne cessait de hurler en secouant sa chaîne; mais à peine le chien eût-il flairé le nouvel arrivant, que ses aboiements devinrent une espèce de grognement de plaisir, et il finit par remuer la queue d'un air caressant. Peut être se souvenait-il des morceaux de pain que Daniel, étant écolier, lui donnait parfois en cachette. Le jeune homme accorda une caresse distraite à ce gardien du logis, et continua son chemin.

Cette face du château était aussi lugubre

que la première. Les fenêtres du premier étage étaient hermétiquement closes ; deux ou trois seulement, au rez-de-chaussée, annonçaient des pièces habitées. Mais les haies vives et les arbres du jardin, qui n'avaient pas été taillés depuis longtemps, formaient une espèce de forêt vierge et empêchaient qu'on pût remarquer du dehors cette circonstance. Tout semblait disposé, au contraire, pour laisser croire aux passants que ces bâtiments délabrés étaient abandonnés depuis longtemps par leurs propriétaires.

Comme Daniel allait monter un perron composé de deux ou trois marches descellées, quelqu'un lui cria timidement :

— Bonjour et fraternité, monsieur le citoyen Daniel.

Cette salutation baroque fit retourner le voyageur. A travers les broussailles qui servaient de limites au jardin, il aperçut un jeune paysan qui, appuyé sur sa bêche, lui souriait niaisement. Cette fois, Daniel revint sur ses pas, et s'approchant de celui qui venait de l'interpeller, il lui dit avec cordialité :

— Bonjour, mon cher Jérôme. Oh! comme te voilà grand, mon brave garçon!

Jérôme allait répondre, mais la vieille Pétronille intervint brusquement :

— Allons! reprit-elle, voulez-vous encore lui faire perdre son temps? Un fainéant qui ne gagne pas le pain qu'il mange!

Le pauvre Jérôme se remit à l'ouvrage sans oser souffler, et Daniel, sentant la nécessité de ne pas irriter en ce moment la revêche créature dont il connaissait le pouvoir sur l'esprit de son cousin, ne chercha pas à prolonger la conversation. Il se contenta d'adresser au jardinier un signe amical et entra dans la maison.

Une grande pièce non plafonnée, pauvrement carrelée en briques, semblait être la salle commune des habitants ac-

tuels du Breuil. C'était l'ancienne cuisine du château. On l'avait garnie de meubles éclopés et disparates ; un vieux lit à rideaux de serge en occupait un angle. Des ustensiles de ménage, une table chargée de papiers, une huche à pain, des fusils de chasse et une machine à briser le chanvre formaient sous une couche de poussière le plus étrange tohu-bohu qu'il fut possible d'imaginer. Cette pièce et une chambre attenante servaient seule dans le château ; toutes les autres, et elles étaient nombreuses, demeuraient fermées, et l'on n'y pénétrait jamais.

Un homme d'une soixantaine d'années, grand, maigre, efflanqué, au nez rouge et

épaté, aux yeux petits et brillants comme ceux d'un porc, était assis devant une table boiteuse sur laquelle on voyait un peu de pain d'orge, un pot de cidre et deux pommes cuites. Sa tête était couverte d'un vieux chapeau à trois cornes surmonté d'une large cocarde tricolore, et par-dessous cette vénérable coiffure s'échappaient quelques mèches de cheveux d'un blanc jaunâtre. Le reste de son costume consistait en une longue redingote brune, trouée au coude et raccommodée dans le dos avec du fil blanc, et en une culotte de velours olive dont on avait fait un pantalon par l'addition de deux jambes en étoffe de nuance différente. Un gilet à mille raies et des souliers ferrés complé-aient cet équipage misérable. Cet homme

si mal accoutré était pourtant le citoyen Michel Ladrange, propriétaire du château du Breuil, et disait-on, un des plus opulents capitalistes de l'ancienne province du Perche.

L'arrivée d'un visiteur semblait l'avoir alarmée; au bruit de la cloche, il avait interrompu son maigre repas et s'était mis à écouter avec anxiété. Aussi, en voyant entrer son neveu, poussa-t-il un soupir de soulagement. Il se leva et vint au-devant de lui avec plus de cordialité qu'il ne lui en avait jamais montré.

— Tiens, c'est toi, mon garçon? dit-il en lui présentant la main; je ne t'attendais

pas, et tu m'as causé une frayeur... Mais qu'as-tu donc? poursuivit-il en remarquant l'air préoccupé de Daniel ; serais-tu porteur de quelque mauvaise nouvelle, par hasard ? Y a-t-il du nouveau là-bas, à la ville ?

— Non, non, mon oncle, rien que vous ne sachiez sans doute depuis longtemps

— A la bonne heure ! En te voyant cette mine renversée... Mais c'est l'effet de la fatigue du voyage, peut-être... Allons ! assieds-toi ; tu mangeras bien un morceau avec moi ?

— Et il désignait les restes de son fru-

gal repas. Daniel s'assit, mais il s'excusa de manger.

— Tu ne peux du moins refuser de boire... Pétronille, tu trouveras dans l'armoire une bouteille encore à moitié pleine de vin ; apporte-nous-la, pour que Daniel et moi nous buvions à la santé de la nation et à la confusion des aristocrates.

Quoi ! faut-il donc mettre la maison à l'envers ? dit la gouvernante de ce ton rêche qui lui était ordinaire ; ce *petit* est pourtant au fait de nos habitudes, je pense !

Mais un regard impérieux du vieux La-

drange lui imposa silence, et elle obéit en rechignant. Daniel, par complaisance, trempa ses lèvres dans l'espèce de vinaigre qu'on lui versa parcimonieusement; l'oncle vida son verre et reprit d'un ton joyeux :

— Tu me croiras si tu veux, Daniel, mais je suis vraiment ravi de ta visite. Depuis longtemps je désire t'entretenir d'une affaire que j'ai sur le cœur. Tu es un honnête citoyen, un bon patriote, et j'ai confiance en toi. Il s'agit de choses de la plus haute importance... tu verras... Ah! je suppose que tu passeras ici la nuit?

Daniel annonça qu'à son grand regret

il serait dans la nécessité de retourner le soir même à la ville.

— Vous n'ignorez pas, mon oncle, poursuivit-il à demi-voix, que depuis la mort de mon malheureux ami, l'illustre citoyen Péthion, je suis moi-même presque suspect aux membres du comité. Une absence trop prolongée de mon poste pourrait être mal interprétée.

— Suspect, toi! s'écria Ladrange, dont la cordialité diminua sensiblement, toi qui avais tant d'influence, toi qui faisais la pluie et le beau temps dans ce pays! A quoi diable penses-tu? Vas-tu donc devenir un ennemi de la nation? Dans ce cas, je t'a-

bandonnerais, je t'en avertis... Ton ami Péthion, on peut le dire maintenant, n'était en réalité qu'un modéré, un partisan secret de Capet et de sa famile, peut-être même un agent de l'étranger, et l'on a eu raison...

— Mon oncle, interrompit Daniel indigné, oubliez-vous que son crédit m'a fait obtenir le certificat de civisme auquel vous devez en ce momunt votre repos et votre sûreté?

— Paix, paix! mon garçon, dit Ladrange en promenant autour de lui un regard inquiet; il n'est pas nécessaire de crier cela si haut... nul ne sait où peut se cacher

un espion ou un délateur. Mais écoute-moi, mon enfant ; je suis plus âgé que toi et j'ai plus d'expérience. Je veux te donner un conseil. Tâche de te mettre au mieux avec le gouvernement actuel, coûte que coûte. Ah ! par exemple, il n'aime pas les aristocrates, et il les mène grand train, mais où est le mal ? Tous les malheurs de la nation viennent de ces aristocrates dont nous ne pouvons parvenir à purger le pays !

— Mon cher oncle, répondit Daniel, vous oubliez sans doute que, peu d'années avant la révolution, vous avez écrit à la Chancellerie de France pour réclamer les priviléges de la noblesse, prétendant que la famile Ladrange était noble de temps

immémorial, bien que des ancêtres négligents eussent laissé tomber leur titre en désuétude? J'ai vu vos lettres à la municipalité, mon oncle.

Ladrange devint livide.

— Tu as vu mes lettres? demanda-t-il d'une voix étranglée; et où sont-elles?

— Je les ai brûlées, car si ces pièces fussent tombées dans des mains ennemies, vous étiez perdu.

— Bien! je te remercie; tu es un brave garçon! s'écria le vieillard avec explosion.

Je pourrais certainement expliquer d'une manière très naturelle la démarche qu'on me força de faire autrefois, mais il y a des gens si mal intentionnés... Enfin, laissons cela ; puisque tu es véritablement mon ami. Daniel, je vais te conter l'affaire qui m'occupe en ce moment ; mais, ajouta-t-il en regardant avec inquiétude la grosse Pétronille, qui allait et venait autour d'eux en bougonnant, tu préférerais peut-être passer dans ma chambre?

— A vos ordres, mon oncle, dit Daniel ; cependant, permettez-moi d'abord de vous entretenir de l'objet de ma visite, et ensuite, j'aurai l'esprit bien plus libre pour écouter vos communications. Je viens

de la ferme, où j'ai vu les personnes que vous savez...

— Ah ! tu les as vues, répliqua l'avare dont le visage se rembrunit de nouveau ! eh bien ! que veulent-elles?

Daniel exposa d'une manière chaleureuse le danger qu'il y avait pour les dames de Méréville à résider plus longtemps chez Bernard, où elles pourraient être reconnues, malgré leur déguisement, et il finit par conjurer son oncle de les recevoir immédiatement au château du Breuil. En entendant cette proposition, le vieux Ladrange bondit sur sa chaise.

— Malheureux enfant ! dit-il avec une

extrême véhémence, veux-tu donc me perdre ? N'est-ce pas assez de m'avoir embarrassé de ces maudites femmes ? Si je m'exposerais à être considéré comme leur complice, moi qui suis un bon patriote et qui déteste les aristocrates. Elles sont à la ferme? qu'elles y restent ! quant à les recevoir dans ma maison, je n'y consentirai jamais. De par tous les diables ! ce serait porter moi-même la tête sur le billot.

— Il n'y a pas moins de danger pour vous, mon oncle, de les avoir reçues à la ferme, qu'il n'y en aurait de les recevoir au château. Elles sont toujours chez vous, sous votre protection, et si l'on venait à les découvrir, soit là-bas, soit ici, vous n'en seriez pas moins compromis.

— Tu as raison, je n'avais pas pensé à cela ; je vais signifier à Bernard qu'il ait à les congédier au plus vite, ou sinon... Oui, oui, il les renverra, ou je le chasserai lui-même ! je ne veux pas pour ces pécores devenir suspect à mon tour.

— Mon oncle, ce serait une infamie dont vous êtes certainement incapable. Refuser votre appui, enlever leur dernier asile à deux parentes si dignes et si malheureuses ! vous n'avez pu concevoir un pareil projet.

— Je l'ai conçu pourtant, et je vais l'exécuter à l'instant, dit Ladrange avec résolution en se levant. Pétronille, donne-

moi ma canne ; il faut que je descende à la ferme.

— Monsieur, s'écria Daniel avec impétuosité, finissez, je vous en conjure, cette cruelle plaisanterie ! Vous ne pouvez sérieusement songer à une semblable lâcheté, et si vous en étiez capable, je vous déclare que je m'attacherais à votre sœur et à sa fille pour les protéger, que je les suivrais partout au risque de me perdre avec elles. Peut-être ma mort, comme la leur, ne laisserait-elle pas un grand vide dans vos affections, cependant mes bons offices peuvent encore ne pas vous être inutiles. Trois fois déjà vous avez été dénoncé et sur le point d'être arrêté, trois fois j'ai paré le coup... J'ai tort de vous rappeler cela, mais vous m'y forcez.

Ladrange luttait contre les suggestions diverses de la peur.

— Je te crois, reprit-il ; ce doit être vrai, puisque tu l'assures... Mais voyons, Daniel, mon enfant, tu n'as aucune raison de te sacrifier ainsi ? On peut être bon parent, mais quand il y va de la tête... Tu ne le ferais pas ce que tu dis là ; je gage que tu ne le ferais pas ?

— Je le ferais, mon oncle, aussi vrai qu'il y a un ciel au-dessus de nous.

La solennité de cette affirmation consterna le vieillard. Il réfléchit un moment.

— Allons, reprit-il, puisque tu y tiens tant, Bernard sera libre d'agir envers ces femmes comme il voudra : il peut les garder, s'il en a la fantaisie ; quand à les installer ici, je n'y consentirai jamais, dût-on me couper en morceaux... N'est-ce pas, Pétronille, que nous ne recevrons jamais chez nous des aristocrates ?

— Miséricorde ! dit la gouvernante avec colère ; si vous aviez cette faiblesse, j'enverrais tout promener ! Des princesses qui bouleverseraient la maison... La-bas, à la ferme, on n'est occupé que de leurs repas ; ce sont des œufs par-ci, des poulets par-là... une ruine enfin !

— On pourrait s'arranger pour que le

séjour de ces dames au château ne vous induisît pas en dépense, reprit Daniel prompt à saisir l'à-propos ; je m'engagerais à payer une pension suffisante.

— N'en parlons plus, n'en parlons plus, interrompit Ladrange sèchement ; je suis pauvre et une pension ne serait pas à refuser... Mais brisons là... Par considération pour toi, Daniel, je veux bien encore laisser à la ferme ces sottes créatures, que Dieu confonde ! mais ne demande rien de plus, car tu me rendrais fou.

Toute insistance devenait inutile devant les considérations d'intérêt personnel qui dominaient le vieillard. Cepen-

dant Daniel voulut tenter encore quelques efforts.

— Assez, assez, mon parti est pris, interrompit de nouveau Ladrange avec impatience ; pas un mot de plus à ce sujet ou nous nous facherons. Suis-moi plutôt, poursuivit-il en se levant et en clignant les yeux d'un air de mystère ; dans ma chambre nous serons plus à l'aise pour causer de choses importantes.

Et il prit Daniel par le bras.

— Ah ! ah ! dit l'acariâtre Pétronille à son maître, est-ce de moi que vous vous défiez ? Il est bien temps de commencer

des cachotteries? Ne sais-je pas tous vos secrets, même la place où vous cachez votre argent?

— Silence! brute! As-tu donc perdu l'esprit? s'écria Ladrange avec un geste menaçant.

Puis, se tournant vers son neveu :

— Ne l'écoute pas, reprit-il, est-ce que j'ai de l'argent? Je suis ruiné comme tout le monde; on ne me paie pas, les impôts m'écrasent... mais cette femme est si taquine!... Que veux-tu, Daniel, poursuivit-il avec un sourire d'indulgence, il faut passer bien des choses à

de vieux serviteurs. J'ai laissé prendre à Pétronille un mauvais pli, et il est trop tard maintenant pour qu'elle se corrige.

Il conduisit son neveu dans une pièce voisine et referma soigneusement la porte derrière lui.

V

La confidence.

La chambre à coucher du vieux La-drange présentait le même pêle-mêle de meubles boiteux et sordides que la première pièce. Le maître du logis installa Daniel dans un fauteuil luisant de graisse,

et s'asseyant à son tour, il reprit à voix basse :

— Figure-toi, mon garçon, que cette stupide Pétronille s'est mise en tête d'avoir ma succession, et, pour obtenir la paix, j'ai dû ne pas lui ôter toute espérance... Aussi le moindre mystère lui cause-t-il de l'ombrage. Mais on y regardera, comme tu penses, à deux fois, avant de lui accorder autre chose qu'une petite pension alimentaire.

— Mon oncle, en pareille matière, vous avez seulement à consulter votre conscience... Mais permettez-moi de vous rappeler que je suis pressé...

— Bon, bon, nous y voici... Tu vas voir que l'affaire en vaut la peine.

Il passa la main sur son front sillonné de rides, et parut se recueillir :

— Il faut vraiment, mon garçon, reprit-il, que je te porte une estime extraordinaire pour te révéler des choses de cette importance. Tu es si jeune que j'ai longtemps hésité à te dire mon secret ; mais je te crois prudent, désintéressé, bon patriote, et je veux me confier à toi... d'autant plus, s'il faut l'avouer, que je n'ai pas le choix des confidents.

Le vieillard sourit malicieusement. Pen-

dant ces préambules, Daniel bouillait d'impatience.

— Tu sais, continua Ladrange après une pause, ou peut-être tu ne sais pas, que dans ma jeunesse j'ai fait quelques fredaines tout comme un autre. J'ai voulu rester garçon, mais ce n'était pas une raison pour vivre en austère anachorète, et, ma foi! l'on s'est donné par-ci, par-là, un peu de bon temps. Ces fredaines, cependant, ne dépassèrent pas certaines bornes; mon père, le premier bailli de notre nom, était très sévère sur le chapitre des mœurs. J'avais aussi de grands ménagements à garder à cause de ton père, Daniel, et à cause de ma sœur, cette ci-devant marquise. D'autre part, j'ai toujours été éco-

nome, et je m'arrangeais pour que mes folies ne me coûtassent pas bien cher. Ce qu'il faut surtout éviter, dans ce cas, c'est la prodigalité, le scandale ; souviens-toi de cela, mon garçon, toi qui es jeune, et tu te trouveras bien, dans l'âge mûr, d'avoir suivi mes conseils.

Ce précepte fut donné d'un air grave, comme si Ladrange eût débité l'axiôme de morale le moins contestable. Daniel fit un imperceptible mouvement. L'oncle poursuivit :

— D'après cela, mon garçon, tu ne seras pas étonné d'apprendre qu'un beau jour, il y a vingt-cinq environ ans de cela, je me

trouvai tout à coup père d'un enfant sain et vigoureux qui ne demandait qu'à vivre. De la mère je ne dirai rien, sinon qu'elle n'était pas un prodige de beauté, d'innocence et de vertu ; aussi ne tenais-je guère plus à elle qu'elle ne tenait à moi. Elle me fit promettre que je prendrais soin de cet enfant, puis elle me quitta ; depuis ce temps, je n'ai pas eu de ses nouvelles et j'ignore ce qu'elle est devenue.

» D'abord je voulus remplir l'engagement que j'avais contracté, et je mis le petit gars en nourrice chez de bons paysans aux environs du Mans. J'avais eu la précaution de ne pas traiter directement avec eux, et ils ne connaissaient pas le père de leur nourrisson. Tous les trois mois, je

recevais, par l'intermédiaire d'un ancien domestique de la famille, des nouvelles de l'enfant, et par la même voie j'envoyais les termes de la modeste pension que je devais payer. Les choses allèrent ainsi pendant cinq ou six ans: j'avais recommandé que les fermiers élevassent mon fils comme s'il eût été le leur, et qu'ils l'habituassent aux travaux de la campagne. Le petit drôle, si j'en croyais les rapports qui m'arrivaient périodiquement, se pliait fort bien à cette existence; il était fort, hardi, et promettait, disait-on, un bon travailleur.

Satisfait de ce résultat, je commençai, je l'avoue en rougissant, à m'occuper beaucoup moins du sort de cette pauvre

créature ; peu à peu je négligeai de répondre aux lettres que je recevais, je n'envoyai plus les quartiers échus de la pension ; bref, je finis par ne plus songer à cet enfant, et je rompis toute relation avec ceux qui prenaient soin de lui.

» Je devine ta pensée, Daniel ; tu es un philosophe et tu as trop adopté les idées nouvelles pour voir une grande différence, au point de vue du sentiment paternel, entre les enfants légitimes et ceux qui ne le sont pas : tu blâmes sans doute énergiquement ma conduite. Mais que veux-tu? j'avais alors des idées bien différentes; peut-être aussi trouvais-je un peu lourde l'obligation que j'avais imprudemment acceptée. Je me mis donc à oublier si com-

plètement cette faute de jeunesse, que pendant de longues années elle ne se présenta pas à ma mémoire.

» Depuis quelque temps seulement, depuis que je vis dans la solitude de cette vieille maison, depuis surtout que la révolution a fait place nette des anciens préjugés de naissance, le souvenir de cet enfant abandonné m'est revenu. J'ai eu honte de ma conduite passée, j'ai éprouvé des remords. Plus je réfléchis à la condition actuelle de mon fils, plus je me reproche amèrement mes torts; et le désir de les réparer a pris dans mon cerveau l'importance d'une idée fixe. Enfin, que te dirai-je, Daniel? j'ai l'intention de rechercher ce malheureux enfant pour lui assurer ma fortune et mon nom. »

Cette fois, Daniel ne put réprimer un mouvement de chaleureuse approbation.

— Bien, bien, mon oncle! s'écria-t-il; ces sentiments vous honorent... La réparation est peut-être tardive, mais elle est juste. Si mon concours vous était nécessaire, disposez de moi ; aucune démarche ne me coûterait pour vous aider à réaliser vos projets.

Les petits yeux de Ladrange brillèrent de plaisir.

— J'avais bien raison de compter sur toi, reprit-il avec cordialité ; tu m'offres précisément ce que j'allais te demander. Du

reste, Daniel, sache-le bien, tu ne perdras pas trop si nous parvenons à retrouver mon fils. Je t'ai assuré, par mon testament, un legs suffisant, et comme tu es modeste dans tes goûts, comme tu ne peux manquer de parvenir par tes talents à un poste élevé...

— De grâce, mon oncle, ne parlons pas de moi ; tout ce que vous aurez fait sera juste et bien. Dites-moi plutôt par quel moyen nous pouvons espérer de retrouver la trace de votre fils. Vous avez hâte, sans doute, de le retirer de la position obscure et misérable où l'a placé votre fâcheux abandon ?

— Oui, oui, j'ai hâte, car il ne s'agit

pas seulement de ses intérêts, il s'agit aussi des miens. Tu m'as appris tout à l'heure, Daniel, que j'avais été plusieurs fois dénoncé comme aristocrate, et que je devais à ta seule vigilance de n'avoir pas été arrêté, malgré mon certificat de civisme. Je n'ai donc pas de temps à perdre si je veux me mettre au-dessus de toute suspicion. Comme je te l'ai dit, l'enfant en question a été placé chez de pauvres paysans, et, depuis l'âge de six ans, il n'a rien reçu de moi. Nous pouvons supposer que, forcé de travailler pour gagner sa vie, il sera devenu un robuste laboureur, fort peu lettré, mais franc et serviable; tout au plus un honnête ouvrier. Eh bien! quand on saura que ce paysan, cet ouvrier, est le fils d'un homme prétendu riche, bien posé

dans le monde, et que cet homme, au lieu de rougir de lui, veut lui assurer son nom et sa fortune, ne crois-tu pas que cette nouvelle produira une impression très favorable pour moi dans les assemblées populaires du canton ? N'aurai-je pas trouvé un excellent moyen de *démocratiser* notre famille, qui, malgré mes efforts et les tiens, Daniel, passe toujours pour être un peu aristocrate? Enfin ne serai-je pas alors aux yeux de tous un bon citoyen, un ami de l'humanité, un vertueux philosophe, qu'aucun soupçon ne saurait plus atteindre?

Ces calculs de l'égoïsme refroidirent beaucoup l'admiration de Daniel. Le jeune fonctionnaire n'était pas indifférent à la

considération qui s'attachait à son nom de famille, et il voyait avec une peine secrète toute tentative pour la diminuer. Cependant il répondit avec calme :

— Vos prévisions peuvent être sages, mon oncle ; et une action de ce mérite devra vous faire grand honneur en effet auprès des honnêtes gens. Mais qui vous empêche de commencer dès à présent d'actives démarches ?

— Elles sont commencées depuis longtemps déjà, mon garçon, et malheureusement elles n'ont pas eu de résultats favorables. La ferme où mon fils a été nourri, aux environs du Mans, fut incendiée il y a

quinze ou seize ans, et, à la suite de cet évènement, les fermiers quittèrent le pays pour aller s'établir à Fromenceau, en Anjou. J'ai demandé des renseignements à Fromenceau ; mais il n'existe plus dans ce village qu'une personne du nom de ces gens, et c'est une vieille femme idiote dont on ne saurait tirer rien de précis. Ces temps de troubles ne sont pas propices à de semblables investigations. Il serait nécessaire d'aller en Anjou, et l'on hésite à quitter sa maison, au risque de mauvaises aventures. D'ailleurs, pour réussir dans une pareille besogne, il faudrait être plus jeune, plus actif que je ne suis.

— Je vous comprends, mon oncle. Ce

sera donc moi qui me chargerai de ces recherches. J'écrirai, en ma qualité d'officier de police judiciaire, aux maires des diverses communes où votre fils a pu résider pendant son enfance. Si les réponses ne sont pas satisfaisantes, je me rendrai dans les ci-devant provinces du Maine et de l'Anjou, et je ne négligerai rien pour réaliser votre espoir. Maintenant donc, je vous prie de me communiquer tous les documents que vous avez, afin que je puisse remplir ma mission.

Le vieux Ladrange ouvrit un secrétaire vermoulu, mais solide encore; il en tira des papiers jaunes et poudreux, parmi lesquels il prit un chiffon chargé d'une grosse écriture.

— Voici la chose, dit-il en posant sur son nez des lunettes de corne. La mère de l'enfant se nommait Cathcrine Gauthier, couturière à Chartres. Couturière! tu vois que sa profession n'était pas très relevée ; mais je voudrais qu'elle fût plus humble encore, cela ne produirait qu'un meilleur effet dans le public. L'enfant fut baptisé à l'église de Saint-Pierre à Chartres, le 12 mai 1768, sous le nom de Jean-François Gauthier, et confié aux soins de Gaspard Langevin et de sa femme Joséphine Langevin, cultivateurs au village de Lagravière. Ces gens quittèrent Lagravière, vers 1778, pour aller s'établir à Fromenceau, département de Maine-et-Loire, où, comme je te le disais, il n'y a plus aujourd'hui de leur nom et de leur famille qu'une vieille

femme infirme et tombée en enfance. Mais j'apprécie mal ton zèle et ton intelligence, ou ces renseignements seront très suffisants pour te mettre sur la voie des découvertes.

— Je l'espère, mon oncle. Donnez-moi donc ce papier et fiez-vous à moi.

— Prends-le : j'en ai un double, et d'ailleurs ma mémoire est encore excellente. N'est-ce pas, Daniel, poursuivit Ladrange tout joyeux en se frottant les mains, que ma conduite causera une admiration générale? On ne s'avisera plus de me traiter d'aristocrate, je pense.

— Je voudrais, mon oncle, que vous

eussiez été déterminé par d'autres considérations à cet acte de justice, reprit Daniel en soupirant ; mais il n'importe ! je tiendrai ma parole. Permettez-moi seulement de vous adresser encore une question et une prière.

— Parle, mon garçon, je t'écoute.

— Il est des sujets fort délicats à traiter, reprit le jeune homme avec embarras, et croyez bien que sans une absolue nécessité... Mon oncle, avez-vous songé, en assurant tous vos biens à ce fils encore inconnu, que vos bienfaits pourraient aussi être très nécessaires à d'autres personnes de votre famille ?

Ladrange grimaça un sourire.

— Je t'ai dit déjà qu'en ce qui te concernait...

— A Dieu ne plaise que j'aie la bassesse de solliciter pour mon compte! Je veux parler de personnes qui vous touchent de plus près encore que moi, de madame de Méréville, votre sœur, et de sa fille. Depuis la mort du ci-devant marquis, leurs propriétés ont été saisies, mises sous sequestre. Si la vente en était ordonnée, vos plus proches parentes se trouveraient réduites à la misère. Je vous conjure donc de faire une petite part dans votre fortune, que je sais considérable...

— Ce n'est pas vrai, je suis pauvre! s'écria Ladrange avec chaleur, ou du moins je n'ai qu'une modeste aisance... Mais, morbleu! on se dispute déjà ma succession comme si je devais mourir demain! J'ai pourtant bon pied, bon œil, et mes héritiers, quels qu'ils soient, pourraient l'attendre longtemps. Qu'y aurait-il de surprenant, par exemple, si ces mijaurées de la ferme partaient avant moi? Leur position n'est déjà pas des meilleures, et si l'on s'avisait de les dénoncer... Tiens, Daniel, dit-il d'un ton indifférent, je ne me ferai pas plus méchant que je ne suis, et je t'avouerai que j'ai songé dans mon testament à ces très hautes et très puissantes dames; mais, avant de t'en dire plus long, je veux à mon tour t'adresser une question

à laquelle je te prie de répondre avec sincérité... Voyons, la main sur la conscience, n'y aurait-il pas eu quelque chose comme une amourette entre toi et Maria, ci-devant de Méréville?

Daniel baissa les yeux.

— Parle franchement : serait-il possible que tu aimasses cette petite et que tu fusses aimé d'elle?

— Mon oncle, balbutia le jeune fonctionnaire, je n'oserai affirmer que notre affection mutuelle depuis notre enfance. .

— Pût être autre chose que l'affection ordinaire entre cousins et cousines, n'est-ce pas? Cela s'est vu pourtant. Allons! ne crains rien. Souviens-toi que j'ai été jeune aussi.

— En vérité, mon oncle, vous m'en demandez plus que je n'en sais moi-même. Maria est entièrement soumise aux volontés de sa mère, et madame de Méréville me témoigne tant de mépris, tant de haine...

— Que tu n'as plus aucun espoir de rester en bons termes avec la mère et avec la fille?... C'est à merveille, mon enfant. Puisqu'il en est ainsi, tu connaîtras mes plus

secrets desseins. J'avais craint que ton intimité avec cette fillette ne fût devenue une véritable passion ; encore une fois, cela s'est vu, mais puisque je me suis trompé, écoute-moi bien :

Tu penses sans doute comme moi, mon cher Daniel, que le règne de la noblesse est fini ; ce serait folie de croire que les titres et les distinctions d'autrefois reparaîtront jamais ; je cherche donc, ainsi que je te le disais tout à l'heure, les moyens de *démocratiser* notre famille, et j'y parviendrai peut-être tout en me montrant bon parent pour ces femmes orgueilleuses. Dans le testament que j'ai dressé en forme authentique, j'ai assuré un legs considérable à

ma nièce Maria, ci-devant de Méréville, à la condition qu'elle donnerait sa main à mon fils Jean-François Gauthier. Si Gauthier ne se trouvait pas, s'il était marié, ou enfin s'il refusait d'épouser ma nièce, Maria pourrait être mise immédiatement en possession de ce legs ; mais si mon fils était prêt à la prendre pour femme, elle s'y refusait au contraire, elle n'aurait plus rien à prétendre dans ma succession. Tu comprends les motifs de ces diverses clauses? Si cette jeune fille consentait à épouser mon fils, c'est qu'elle ne partagerait pas de ridicules préjugés de naissance, et alors elle serait digne d'avoir part à mes bienfaits ; dans le cas contraire, je ne voudrais pas qu'elle pût retirer quoi que ce fût d'un bon patriote tel que moi.

Daniel restait interdit; une pâleur subite s'était répandue sur son visage.

— Mon oncle, dit-il enfin d'une voix altérée, je vous ai mal compris, sans doute. Comment avez-vous pu concevoir la pensée de cette monstrueuse alliance! Imposer une pareille obligation à une jeune fille délicate, bien élevée, habituée à l'élégance et à la richesse! l'obliger à épouser un campagnard aux mœurs grossières! ne serait-ce pas peut-être faire le malheur de l'un et de l'autre? D'ailleurs, que savez-vous si ce fils, cet enfant perdu, ne sera pas devenu quelque chose de pis qu'un honnête ouvrier ou qu'un simple paysan? Livré à lui-même, sans instruction, sans

protecteur, n'aurait-il pu s'écarter du droit chemin? Je vous afflige, mon oncle, et je vous supplie de me pardonner; mais n'est-il pas juste de mettre sous vos yeux toutes les éventualités? Oh! je vous en prie, renoncez à un plan qui peut avoir les conséquences les plus funestes; cette combinaison serait certainement une source intarissable de chagrins pour les personnes dont vous voulez assurer la prospérité.

Le vieillard le regarda fixement.

— Tu m'as trompé, Daniel, dit-il avec colère; tu aimes ta cousine.

— Ne vous inquiétez pas de moi, mon

oncle; voyez plutôt si je n'aurais pas deviné juste.

— Je ne dis pas le contraire, il se pourrait, en effet... Mais, encore une fois, Daniel, tu aimes ta cousine, j'en suis sûr.

— Eh bien! oui, mon oncle, répliqua le jeune homme en baissant la tête et en fondant en larmes; je voudrais vainement me le dissimuler. Quand vous avez exprimé le vœu que Maria épousât votre fils, j'ai senti dans mon cœur comme un déchirement! Je l'aime malgré les obstacles qui nous séparent, malgré l'aversion que j'inspire à sa mère, et que Maria partagera peut-être

tôt ou tard...Oui, je l'aime, et je mourrais de douleur si je la voyais jamais appartenir à un autre!

Ladrange éprouva un vif désappointement, et regretta sans doute d'être allé si loin dans ses confidences.

— Diable! reprit-il, j'avais cru, quand tu m'affirmais qu'il ne te restait plus aucun espoir... Mais, allons! mon enfant, console-toi, tout peut aisément se réparer. Puisque cet arrangement te cause tant de peine, j'en trouverai un autre qui sera beaucoup plus à ton avantage; car, aussi bien, je te dois une récompense pour les services que tu m'as rendus, pour ceux que tu vas me

rendre encore... Je déchirerai ce testament qui te déplaît, et j'arrangerai les choses à ta satisfaction. Va! va! tu seras content, je te le promets! Mais, de ton côté, t'engages-tu à ne rien négliger pour m'aider à retrouver mon fils?

— En pouvez-vous douter, mon oncle? Lorsque même que vous conserveriez cette clause qui me désole, je ne reculerais pas devant l'accomplissement d'un devoir sacré.

— A merveille mon garçon. Je vais donc songer à poser les bases d'un autre testament; quand à l'ancien, il sera jeté au feu.

— Eh bien! mon oncle, si telle est votre résolution, pourquoi tarder à l'exécuter? J'éprouverai des angoisses mortelles tant que je saurai que ces funestes dispositions existe dans l'acte de votre volonté suprême. Sans doute ce testament est là avec vos papiers; ne pourriez-vous le déchirer à l'instant même, en ma présence. Ce serait pour moi une immense consolation, et je vous en serais reconnaissant toute ma vie.

— Peste! comme vous y allez, mon cher, dit le vieillard avec aigreur; nous avons du temps devant nous, je pense! Ne dirait-on pas que je dois mourir demain? Selon toute apparence, ce testa-

ment ne sera pas ouvert avant quelques années d'ici, et je pourrai le récrire à mon aise.. D'ailleurs, il faut que je consulte maître Laforêt, mon notaire, qui a un double de cette pièce... Allons, Daniel, poursuivit-il d'un ton plus doux, aie patience et fie-toi à moi ; tout ira bien.

— Il suffit, mon oncle ; pardonnez-moi si j'ai trop insisté peut-être sur ce sujet pénible... Il est tard, continua Daniel en se levant, et je veux arriver de bonne heure à la ville... Je vais donc partir, et je compte m'occuper dès demain de la mission de confiance dont vous m'avez chargé ; mais en retour, mon oncle, ne ferez vous rien pour nos pauvres parentes?

— Ne me parlez plus d'elles, Daniel, interrompit Ladrange d'un ton péremptoire; je ne veux pas risquer ma tête pour ces maudites aristocrates, je te le répète. Arrange-toi comme tu voudras avec elles, mais je ne me compromettrai pas davantage. Et qu'on ne m'échauffe pas la bile, ou, morbleu ! je donnerai l'ordre à Bernard de les renvoyer, et elles deviendront ce qu'elles pourront.

Ils rentrèrent dans la pièce voisine, et la porte, en s'ouvrant brusquement, laissa voir Pétronille qui avait tout à fait la mine de les avoir épiés à travers la serrure; mais ni l'un ni l'autre ne parut s'en inquiéter. Ils gagnèrent la cour tout en causant, tandis que la mégère murmurait à l'écart :

— Ah! le traître! le menteur! il a fait son testament pour les autres, malgré ses promesses!... Mais il me le paiera, le vieil avare! il me le paiera avant qu'il soit longtemps, quand je devrais le dénoncer moi-même comme aristocrate!

VI

La Grêlée.

Au moment où Daniel descendait au grand trot l'avenue pour retourner à la ferme, le soleil était près de se coucher, et un calme profond s'étendait sur la campagne. Les voix des oiseaux s'éteignaient une

à une dans les bois ; seul, le chant du rossignol continuait à se faire entendre, et semblait même acquérir plus de force aux approches de la nuit. L'ombre s'épaississait déjà sous les vieux chênes, bien que des langues de feu, venues du couchant, perçassent encore çà et là leur sombre feuillage.

Daniel comprit qu'il ne lui faudrait pas s'arrêter longtemps chez Bernard s'il voulait arriver à N*** avant le milieu de la nuit. Il pressait donc sa monture, quand il aperçut la Grêlée assise au bord du chemin, pendant que son enfant jouait près d'elle sur l'herbe. En reconnaissant le voyageur, elle se leva précipitamment ; une expression de joie brilla sur son visage

affreusement sillonné par la petite vérole. Comme Daniel allait passer, elle lui fit une humble révérence, tandis que le petit garçon, qu'elle avait prévenue tout bas, lui envoyait un baiser.

Le juge de paix les remercia d'un sourire.

— Eh bien ! ma bonne femme, dit-il en ralentissant le pas de son cheval, cela va mieux, à ce que je vois? Je vais m'arrêter un instant chez l'homme du Breuil et je lui remettrai quelque chose pour vous.

— Quoi donc ! mon bon monsieur... je

veux dire digne citoyen... allez-vous retourner au château pour y passer la nuit ?

La voix de la pauvresse trahissait tant d'inquiétude que Daniel arrêta brusquement sa monture.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-il.

— Dame ! citoyen, répliqua la Grêlée avec embarras, on dit le gros bourgeois de là-bas si dur, si méchant !... Les braves gens doivent craindre de s'abriter sous le toit du mauvais riche.

— Que diable me chantez-vous là, ma chère? Ignorez-vous, pour me parler ainsi, que le maître du Breuil est mon proche parent?... Du reste, rassurez-vous; je ne retournerai pas au château ce soir.

— Alors, sans doute, vous passerez la nuit à la ferme?

L'insistance de la mendiante excita les soupçons de Daniel.

— Que vous importe? dit-il.

— Oui, oui, restez chez Bernard, reprit la Grêlée avec agitation; on sait que vous

êtes un homme d'importance, et peut-être on n'osera pas... Je ne puis rien, moi : je suis seule, toute seule... O mon Dieu ! comme vous me punissez !

Elle fondit en larmes. Daniel commençait à croire que cette malheureuse avait l'esprit dérangé.

— Voyons, ma bonne femme, reprit-il avec impatience, parlez-moi plus clairement. Est-ce qu'un danger quelconque menacerait la ferme ou le château ?

— Je ne sais pas ; mais il est bon de prendre des précautions. Oh ! si seulement

vous aviez le temps de faire venir des secours!

— Pourquoi des secours? Où seraient-ils nécessaires?

— Je ne puis le dire... Et cependant, monsieur, on a vu des dames aristocrates qui sont cachées à la ferme du Breuil!

Ces paroles alarmèrent Daniel plus que tout le reste.

— Des dames aristocrates! reprit-il avec une colère feinte; songez-vous à ce que

vous dites, ma chère? Où avez-vous vu des aristocrates chez maître Bernard?... Rêvez-vous tout éveillée ou bien êtes-vous folle?

— Je voudrais l'être, monsieur, répondit la Grêlée d'un air égaré ; oui, il est des moments où je remercîrais Dieu s'il m'avait ôté la raison et la mémoire... Mais le temps presse... avertissez les gens de la ferme, comme ceux du château, d'être sur leurs gardes, et dites-leur...

— La Grêlée! cria une voix retentissante derrière elle.

La mendiante tressaillit et se retourna

vivement. Le Borgne-de-Jouy venait de sortir d'un hallier à dix pas de là. En l'apercevant, la Grêlée fit à Daniel un geste mystérieux, puis elle prit son enfant dans ses bras et s'empressa de rejoindre le Borgne. Ils se perdirent alors dans les plantations, et on eût dit qu'une vive discussion s'était élevée entre eux, à en juger par leurs gestes animés.

Daniel demeura dans une grande perplexité. Il ne devinait pas à quelle sorte de danger la pauvresse avait voulu faire allusion ; mais une chose le frappait : c'était que l'incognito des dames de Méréville avait été trahi, et cette circonstance seule avait la plus haute gravité.

Peu de minutes après, il arrivait à la ferme. Bernard était retourné aux champs, et Daniel remit son cheval à un valet de charrue en lui recommandant d'en prendre soin. Dans la salle commune, il trouva maîtresse Bernard seule et plongée dans une morne rêverie; il lui demanda s'il pouvait voir ses parentes. La fermière ne parut pas l'avoir entendu, et il lui fallut répéter sa question. Alors seulement la bonne femme se redressa, comme si on l'eût réveillée en sursaut, et elle dit avec précipitation :

— Les dames?... ce sont les dames de Méréville que vous demandez? Oui, oui, elles sont là dans leur chambre... Entrez; je crois que vous pouvez entrer.

En tout autre moment, Daniel se fut informé de la cause de cette vive préoccupation où il voyait la bonne maîtresse Bernard ; mais fort agité lui-même, il se hâta de profiter de la permission qu'on lui donnait.

Madame de Méréville et Maria étaient seules. La mère parlait avec véhémence, quoique à voix basse; la fille écoutait, les yeux rouges et la tête baissée.

A la vue de son neveu, la marquise ne put retenir un mouvement d'humeur, tandis qu'un léger coloris reparaissait sur les joues de Maria.

— Eh! c'est encore le citoyen Daniel!

dit la mère avec ironie; en vérité, nous n'osions plus espérer sa visite pour ce soir. Eh bien! hâtez-vous de nous apprendre comment vous avez rempli votre mission. Mon excellent frère consent-il enfin à nous recevoir dans sa récréative demeure?

— Madame, à mon grand regret, mes sollicitations ont été inutiles.

— Voyez-vous cela! dit la marquise sans manifester le moindre étonnement; et pourtant, sans doute, vous avez parlé son langage à cet excellent patriote. Recevez nos remercîments, citoyen Daniel; mais si notre parent affectionné nous refuse un asile chez lui, il faudra bien nous résigner à rester où nous sommes.

— Malheureusement, madame, votre séjour à la ferme ne saurait se prolonger davantage sans un danger imminent pour mademoiselle Maria et pour vous. Vous êtes reconnues. Tout à l'heure, une personne dont les allures me sont fortement suspectes vous a désignées l'une et l'autre comme des aristocrates... Il est donc urgent que vous quittiez le Breuil, et si vous vouliez suivre mes conseils, si vous vouliez mettre en moi la confiance que vous aviez jadis...

— Oh ! écoutez-le, ma mère ! s'écria Maria transportée ; il sait mieux que nous ce que nous avons à espérer ou à craindre.

— Encore ! dit la marquise en attachant sur sa fille un regard sévère.

Elle poursuivit avec impatience :

— Pourquoi tant s'inquiéter des espions et des dénonciateurs ? Il n'y a de sécurité réelle pour personne. Le citoyen Daniel pourrait-il donc nous offrir un refuge plus sûr que le Breuil ?

— Je n'oserais l'affirmer, madame, et, cependant peut-être parviendrais-je à découvrir dans la ville que j'habite, et où j'ai quelque autorité, une maison tranquille où vous vous cacheriez en attendant des jours plus heureux.

La marquise parut réfléchir.

— Non, dit-elle enfin d'un ton sec, ce serait vous exposer vous-même, et je ne veux ni de votre générosité ni de vos sacrifices.

Il y eut un silence pénible. Les ombres du soir commençaient à s'épaissir, et c'était à peine si ces trois personnes eussent pu se reconnaître au milieu de cette obscurité croissante. Tout à coup on frappa vivement à la porte, et Bernard entra.

Le fermier était tout en nage; son air effaré faisait prévoir une mauvaise nouvelle,

— Pardon, excuse, mesdames, dit-il d'une voix haletante. J'entre sans crier gare, mais ce n'est pas le moment des cérémonies... Ah ! vous êtes encore là, monsieur Daniel ! ajouta-t-il en reconnaissant le jeune juge de paix. Tant mieux ! car vous allez sans doute nous aider à sortir d'un mauvais pas... Je tremblais que vous ne fussiez déjà parti pour la ville.

— De quoi s'agit-il donc, Bernard ?

— S'il faut l'avouer, monsieur Daniel, j'ai bien peur qu'on ne songe à venir arrêter nos pauvres dames cette nuit.

Maria se rapprocha tremblante de sa

mère, qui, elle-même, ne put s'empêcher de frissonner.

— Parlez, Bernard, expliquez-vous, dit Daniel non moins effrayé, mais plus maître de lui.

— Voici la chose, monsieur... J'étais donc sorti ce soir pour faire une tournée dans les champs, parce que, voyez-vous, ma sotte *créiature* de femme m'avait fourré dans la tête de vilaines idées, et je voulais me distraire. J'y étais parvenu, et j'avais fini par surmonter ces désagréables souvenirs qui reviennent pourtant quand on y pense le moins... Tout à l'heure, comme je suivais le sentier qui traverse l'herbage

de la Vache-Pie, j'ai vu s'agiter quelque chose sur la lisière du bois Mandar, cette haute futaie qui se prolonge jusqu'au bord de la grande route. J'ai pensé que c'étaient des fagoteurs qui en voulaient à mes arbres, et je me suis caché derrière la haie pour les épier. J'ai écarté le feuillage avec précaution, et qu'ai-je vu, monsieur Daniel? Deux gendarmes qui causaient ensemble avec vivacité, en se montrant de loin les bâtiments du Breuil.

— Des gendarmes! répéta Daniel. En êtes-vous bien sûr, maître Bernard?

— J'ai vu de mes yeux leurs uniformes, et il faisait encore assez clair pour qu'il

fût impossible de s'y tromper. Du reste, ils devaient avoir de nombreux compagnons dans la forêt, car j'ai cru entendre à différentes reprises un bruit de voix et des hennissements de chevaux. J'ai même aperçu un autre homme à travers les cépées, derrière eux, et il m'a semblé que celui-là portait l'uniforme de garde national, mais je n'oserais l'affirmer. Toujours est-il qu'au bout d'un moment on a rappelé les gendarmes, et ils sont rentrés dans le bois en continuant de gesticuler. J'ai attendu encore, mais comme personne ne se montrait plus, je suis revenu bien vite en me glissant le long des buissons.

Les dames de Méréville étaient muettes d'épouvante.

— Eh bien ! Bernard, reprit Daniel, que peut-il, à votre avis, résulter de tout ceci?

— Comment ! monsieur, vous un citoyen d'importance et un jeune homme savant dans les affaires publiques, ne le devinez-vous pas? La chose est pourtant assez claire. Les gendarmes des brigades voisines ont reçu l'ordre de se réunir dans le bois Mandar. Quant il sera nuit, ils cerneront la ferme et ils arrèteront tous ceux qui leur paraîtront suspects ; c'est leur manière, vous le savez bien.

Daniel se frappa le front.

— Mais c'est impossible, cela ! reprit-il

avec anxiété; les agents de la force publique dans ce pays ne sauraient agir sans un ordre de moi. Or, je suis sûr de n'avoir signé ces jours derniers aucun acte de ce genre, et je ne suis parti ce matin de la ville qu'après avoir reçu le courrier de la journée. Ces gendarmes ne peuvent donc exécuter un mandat régulier, à moins...

— Achevez donc.

— A moins que des ordres supérieurs ne soient arrivés en mon absence, et que je ne sois moi-même destitué, mis hors la loi peut-être.

Maria ne put retenir un gémissement;

la marquise elle-même manifesta une vive émotion.

— Oh ! vous vous trompez sans doute, Daniel ! s'écria la jeune fille ; laissez-nous espérer encore que vous vous trompez !

Daniel la remercia par un sourire.

— Je l'espère aussi, reprit-il ; mais ne nous occupons pas de moi. Quel que soit le pouvoir dont le coup est parti, la découverte de maître Bernard mérite la plus sérieuse attention. Le péril est maintenant certain, et il importe de lui faire face. Madame la marquise, ma bienfaitrice, ma

chère parente, je vous en conjure, n'hésitez plus à suivre le conseil que je vous donnais tout à l'heure. Il faut partir à l'instant pour la ville avec moi. Dieu m'aidera sans doute à vous sauver, vous et ma chère Maria. Hâtez-vous donc de commencer vos préparatifs, car il n'y a pas une minute à perdre.

Et sans attendre la réponse des dames, il se mit à concerter avec Bernard les mesures à prendre. Il fut convenu entre eux que l'on attellerait les deux meilleurs chevaux de la ferme à un vieux cabriolet d'osier dont l'homme du Breuil se servait pour courir les foires et les marchés. Le fermier se chargeait de conduire les dames à la ville par des chemins détournés, en

évitant le bois où se tenait cachée la gendarmerie. Daniel devait suivre à cheval, et, grâce à l'obscurité, on arriverait peut-être à la ville sans mauvaise rencontre.

Ce plan semblait le meilleur auquel on pût s'arrêter dans les circonstances présentes. Cependant la marquise ne l'agréa pas.

— Daniel et vous, maître Bernard, dit-elle avec fermeté, songez, je vous prie, aux conséquences terribles que peut avoir votre dévoûment. Si l'on venait à nous arrêter, vous seriez passibles des mêmes peines que nous pour nous avoir prêté

assistance... Je ne souffrirai pas que vous couriez de pareilles chances. Cachez-nous quelque part, dans un bois, dans un trou de rocher, jusqu'à ce que les agents de la force publique soient repartis ; tout asile nous sera bon.

— Bernard n'a rien à craindre, reprit le jeune homme avec non moins de résolution ; la responsabilité de ce qui peut arriver retombera sur moi seul. Je n'ai plus rien à ménager. Ou bien mon autorité existe encore, et je dois en faire usage pour vous protéger, ou bien je suis moi-même décrété d'accusation, et alors rien ne saurait aggraver ma situation... Laissez-moi donc, madame, suivre les inspirations

de mon cœur, et puisse mon dévoûment, quel qu'en soit le résultat, racheter à vos yeux et à ceux de Mària les torts que vous me reprochez avec tant d'amertume !

La marquise ne se rendait pas et revenait toujours à son projet de chercher un refuge dans les bois. Daniel s'efforça de lui prouver combien un pareil moyen présenterait de difficultés, et il parvint enfin à la convaincre. Cette victoire obtenue, il engagéa Bernard à mettre au plus vite les chevaux à la carriole. Lui-même allait sortir pour laisser aux dames la faculté de préparer leurs modestes bagages, quand un bruit de gémissements et de sanglots s'éleva dans la pièce voisine. Le fermier,

qui avait cru reconnaître la voix de sa femme, ouvrit précipitamment la porte et ses hôtes le suivirent dans la salle d'entrée, qu'éclairait faiblement une chandelle.

Maîtresse Bernard, pâle et presque sans connaissance, était assise sur une chaise de paille. La mendiante, à genoux devant elle, couvrait ses mains de baisers et de larmes. Le pauvre petit enfant, agenouillé aussi, pleurait sans savoir pourquoi, peut-être de voir pleurer sa mère. A quelque pas, une des filles de la ferme regardait, bouche béante, ce groupe douloureux.

Avant toute explication, une pensée étrange vint étreindre le cœur de maître

Bernard. Cependant, il demanda d'une voix rude :

— Ah ça ! qu'ont donc ces *créiatures* à se lamenter ainsi ? Ne saurait-on plus avoir la paix dans la maison ? Morbleu ! nous avons autre chose à faire ici ce soir que d'écouter des jérémiades !

Aux accents de cette voix redoutée, la fermière parut se ranimer. Elle se pencha vers la pauvresse et lui posa la main sur la bouche :

— Tais-toi, murmura-t-elle ; je te disais bien qu'il pouvait t'entendre... Tais-toi, je t'en supplie !

Mais la Grêlée, hors d'elle-même, n'avait peut-être pas compris ces supplications ; elle tendit vers l'homme du Breuil ses mains amaigries.

— Mon père ! s'écria-t-elle d'un ton déchirant, pardonnez-moi comme elle m'a déjà pardonnée... Je suis la pauvre Fanchette, votre fille !

Bernard demeurait immobile, l'œil fixe et hagard. Enhardie par ce silence, la malheureuse femme prit son enfant dans ses bras, et, se traînant sur ses genoux, elle poursuivit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Grâce ! grâce ! mon père ; si j'ai été

coupable, j'ai cruellement expié ma faute... Souvenez-vous de ce que j'étais autrefois et voyez ce que je suis devenue ; ma beauté, ma jeunesse, ma gaîté, tout s'est évanoui du jour où vous m'avez repoussée ; depuis ce temps, j'erre de pays en pays en demandant mon pain. Je n'aurais jamais osé me rapprocher de vous ; mais puisqu'un heureux hasard m'a conduite au lieu que vous habitez, prenez enfin pitié de moi... Ne me chassez plus ; laissez-moi près de vous et de ma mère. Je serai votre servante ; vous m'occuperez aux travaux les plus bas et les plus durs, je ne me plaindrai pas... Pardonnez-moi, mon père ; si ce n'est pour moi, que ce soit du moins pour ce pauvre petit enfant innocent ; si vous saviez déjà comme il a souffert ! Il a eu faim,

il a eu froid ; nous avons souvent l'un et l'autre couché dehors, par des nuits de tempête... Ayez pitié de lui! voyez comme il vous ressemble! Ah! tout à l'heure, quand vous le teniez dans vos bras, il me semblait que le bon Dieu voulait enfin mettre un terme à mes peines! Vous avez embrassé mon enfant, mon père; vous l'avez embrassé, je l'ai vu. Aimez-le donc, je vous supplie de l'aimer, et pardonnez-moi à cause de lui!

En même temps elle voulut saisir la main du fermier, mais il recula d'un air farouche. Cependant il se taisait toujours, et des sentiments contraires se livraient sans doute un combat dans son cœur.

Les dames de Méréville et Daniel, debout sur le seuil de la chambre intérieure, étaient profondément émus. La marquise crut devoir intervenir avec ce ton d'autorité qu'elle conservait, malgré l'humilité de sa situation présente.

Vous le savez, Bernard, dit-elle, j'ai fort peu d'indulgence pour les fautes semblables à celles de votre fille. Cependant je crois la punition suffisante, et peut-être serait-il temps d'accorder un généreux pardon.

— Oui, oui, mon bon Bernard, dit Maria, bas, d'un ton suppliant, elle est si malheureuse !

— Maître Bernard, dit Daniel à son tour, je n'ai jamais approuvé votre excessive sévérité à l'égard de votre enfant. Vous avez obéi jusqu'ici à de barbares préjugés qui se sont enracinés, je ne sais comment, dans ces campagnes, et que la saine raison condamne. Il se présente maintenant une occasion d'effacer vos rigueurs passées ; la laisserez-vous échapper ? Soyez père, mon ami, et écoutez les suggestions de votre cœur plutôt que celles de votre orgueil.

A toutes ces représentations, à toutes ces instances, le fermier ne répondait pas et conservait son attitude sombre.

— Morbleu ! dit-il enfin d'une voix dure,

ni riches, ni nobles ne me feront changer dans une affaire qui ne regarde que moi. Chacun a son idée ; moi, j'ai la mienne, de par le diable !

Puis, regardant Fanchette prosternée à ses pieds :

— Va-t'en, reprit-il, tu es une affronteuse ; je ne te connais pas. Je n'ai pas de fille... J'en avais une autrefois, mais elle est morte ; j'ai porté son deuil pendant deux ans. Je n'ai plus de fille ; tu mens, je ne te connais pas.

— Mon père ! s'écria la pauvresse, qui se méprenait sur le sens de ces paroles,

serait-il possible, en effet, que vous ne me reconnussiez pas? Cette affreuse maladie m'aurait-elle défigurée à ce point? Je suis votre Fanchette, vous dis-je; je suis la pauvre enfant que vous aimiez tant, que vous embrassiez sur le front quand le soir vous reveniez de vos travaux!

— J'ai oublié tout cela; j'ai chassé de chez moi une infâme qui me déshonorait; je ne m'en repens pas; je ne m'en suis jamais repenti... Je le ferais encore.

— Ne dis pas cela, Bernard! s'écria la fermière chaleureusement; malgré tes emportements, tu aimes encore ta fille, tu l'as toujours aimée... L'oublier, toi?... A

quoi penses-tu donc quand tu te lèves la nuit et quand je t'entends pleurer tout bas? Pourquoi te sauves-tu, pourquoi deviens-tu triste et bourru quand nous recevons la visite de la petite Jeanne, qui est née le même jour que Fanchette? A qui donc appartenait cette bague d'argent que tu caches dans ton portefeuille et que tu portes toujours avec toi?... Bernard, ne te calomnie pas toi-même. Tu aimes ta fille; pardonne-lui comme je lui pardonne, et Dieu te récompensera.

En écoutant ces paroles, Bernard avait changé plusieurs fois de couleur. Mais ces révélations, en présence de tant de personnes, ne parurent éveiller en lui que de

la confusion et de la colère. La pauvre mère comprit sa faute avant même que son mari eût fait aucune réponse.

— Misérable femme! s'écria Bernard d'une voix terrible en frappant du pied, dire de pareils mensonges; et devant le monde encore! Pour qui vais-je passer? Mais tonnerre! on saura si je suis le maître!... Toi, la mendiante, tu vas sortir à l'instant de chez moi; tu es une menteuse; je ne te connais pas, je ne veux pas te connaître... Allons! dépêchons, car nous avons de l'ouvrage ici.

— Grâce, mon père! répéta Fanchette éperdue.

— Sors de chez moi, te dis-je! Si tu étais en effet celle que tu prétends, tu porterais malheur à ma maison, tu la ferais crouler sur nos têtes.

Malgré sa frayeur, la fermière ne put se contenir encore.

— Bernard, Bernard, reprit-elle, du moins laisse-lui pour cette nuit une place dans ton étable, comme à tous les pauvres et tous les mendiants qui viennent te demander le gîte!

— Qu'elle parte! cette fois la saison est belle, et elle dormira très bien sous un chêne, si elle peut encore dormir... Allons!

qu'elle sorte bien vite, car elle souille la demeure d'un honnête homme!

Personne n'osait combattre une résolution qui semblait irrévocable.

— Eh bien, mon père, poursuivit Fanchette toujours agenouillée, puisque cinq années d'humiliations, de misères et de souffrances n'ont pu vous toucher, je vais reprendre ma vie errante et vous ne me reverrez plus. Mais serez-vous aussi sans pitié pour ce pauvre enfant que vous caressiez tout à l'heure, qui vous ressemble, qui vous aime déjà? Il n'est pour rien, lui, dans les fautes de sa mère, et il ne doit pas en porter la peine. Je vous en conjure,

recevez-le chez vous, chargez-vous de son sort, faites-en un homme honnête et laborieux tel que vous êtes. Un enfant coûtera si peu à nourrir! Celui-ci annonce les dispositions les plus heureuses; il sera la joie de votre foyer ; il consolera ma pauvre mère de mon absence. Je vous en supplie, ne le repoussez pas! Écoutez : s'il reste avec moi, s'il partage cette existence vagabonde à laquelle je suis condamnée, mon fils, en grandissant, se trouvera exposé à de cruelles tentations ; l'honnêteté est bien difficile quand on est sans vêtements et sans pain. Je n'ose et je ne puis m'expliquer davantage ; mais vous frémiriez si je vous disais quel est l'avenir certain, inévitable qui l'attend. Sauvez-le de

cette affreuse extrémité; il est votre petit-fils, prenez-le, aimez-le. Mon pauvre cœur va se déchirer quand je me séparerai de lui ; mais la conscience d'avoir rempli mon devoir, d'avoir assuré le bonheur de mon enfant, me soutiendra, me donnera du courage. Et ne craignez pas, mon père, que je compte plus tard prendre occasion de lui pour vous importuner de ma présence; non, je ne le reverrai plus, s'il le faut; je m'éloignerai des lieux où vous serez l'un et l'autre. Vous et lui, vous pourrez me croire morte, vous ne me connaîtrez plus, vous ne parlerez plus de moi. Prenez-le donc, il est à vous, je vous le donne; et si sévère que vous ayez été pour moi, je vous bénirai tous les jours de ma vie en pensant que vous ferez de lui

un homme qui vous ressemble, dût-il me mépriser comme vous !

Les traits de Fanchette, si repoussants d'ordinaire, rayonnaient en ce moment d'un enthousiasme maternel qui leur donnait une beauté véritable. Elle élevait son enfant au niveau du visage de son père, et la pauvre petite créature, en reconnaissant celui qui l'avait caressé le jour même et lui avait donné du pain, souriait naïvement. Le fermier semblait à demi vaincu ; il détournait la tête ; ses yeux brillaient comme s'ils eussent été pleins de larmes.

La fermière, avec l'imprudence d'un

sentiment irrésistible, commit encore la faute de relever cette circonstance.

— Bernard, mon bon Bernard ! s'écria-t-elle, tu essayerais vainement de le cacher, tu pleures, je le vois... Tu garderas ton petit-fils et tu pardonneras à ta fille !

Elle avait tout perdu. Les yeux de Bernard se séchèrent subitement.

— A quoi penses-tu donc ? reprit-il avec dureté ; moi, pleurer ? Est-ce que les hommes pleurent, si ce n'est par-ci, par-là, une larme de colère... Mais allons ! que tout cela finisse... Nous avons de grandes

affaires ce soir ; il faut préparer la carriole, car je vais partir à l'instant pour la ville avec M. Daniel et... et d'autres personnes. Toi, la mendiante, hâte-toi de franchir le pas de ma porte et ne reviens jamais ici, ou il t'en cuira ! Quant à ton mioche, je n'en veux pas. Rends-le à son digne père, si tu le connais ; je n'ai pas besoin chez moi d'une pareille race ; ma maison n'est pas un hôpital d'enfants trouvés. Tu pourrais juger commode de te débarrasser ainsi de tes gars ; pendant que tu irais courir la pretentaine, le bonhomme les nourrirait !... Pas de ça, morbleu ! et faites place nette au plus vite !

Cette réponse brutale consterna les as-

sistants. Chacun d'eux se récria et voulut reprocher au fermier son inhumanité.

Bernard écoutait, les sourcils froncés, les dents serrées. Mais la voix de la jeune mère domina les autres.

— Mon père, dit Fanchette en présentant toujours son enfant au fermier, encore une fois ce n'est pas pour moi que je vous implore... Je mérite peut-être toutes vos rigueurs, toute votre haine; mais ce pauvre innocent, que vous a-t-il fait?

Bernard proféra un effroyable blasphème.

— Emporte-le! s'écria-t-il avec violence,

emporte-le! ou par tous les diables d'enfer! je vous écrase l'un et l'autre comme des vers de terre.

— Mon père, je vous supplie...

Bernard écumant, fou de rage, voulut s'élancer sur elle, le poing levé. Daniel le retint, tandis que les femmes s'interposaient en poussant de grands cris.

— Sauvez-vous, pauvre Fanchette! dit la marquise en voyant Daniel lutter avec peine contre le robuste fermier; cet homme que je croyais si doux et si bon est un véritable forcené.

— Oui, oui, sauve-toi, ma fille, reprit maîtresse Bernard, il te tuerait!

La mendiante était épouvantée, non pour elle-même, mais pour son enfant.

— Calmez-vous, mon père, balbutia-t-elle; nous allons vous délivrer de notre présence. Mais, avant de m'éloigner, laissez-moi vous donner un avis important que la joie de retrouver ma mère m'avait fait omettre jusqu'ici. Cette nuit...

— Partiras-tu! s'écria Bernard d'une voix terrible.

Par un effort désespéré, il se dégagea

des étreintes de Daniel. Fanchette n'y tint plus.

— Ah ! mon père, dit-elle avec un accent déchirant, puissiez-vous ne vous repentir jamais de votre dureté envers votre petit-fils !

Et elle s'enfuit en pressant contre sa poitrine l'enfant effrayé, dont on entendait encore les cris quand l'une et l'autre avaient disparu.

Daniel craignit d'abord que le fermier, parvenu au paroxysme de la fureur, ne voulût la poursuivre, et il se plaça devant lui pour lui barrer le passage ; mais ces

appréhensions étaient vaines; la frénésie de Bernard s'apaisa tout à coup dès qu'il ne vit plus sa fille ; il s'assit, se couvrit le visage de ses deux mains et tomba dans un sombre accablement.

L'effet de cette douloureuse scène de famille avait été si puissant que les dames de Méréville et Daniel avaient oublié les dangers de leur propre situation. Bernard parut être le premier à s'en souvenir. Après un court silence, il releva la tête et dit d'une voix encore un peu altérée, mais ferme :

— Allons! qu'on ne me parle plus de cette affaire! Si jamais quelqu'un était

assez hardi pour en ouvrir la bouche devant moi... Mais nous perdons du temps; mesdames, songez à vos paquets; moi, je vais atteler la carriole; il faut que dans dix minutes nous soyons en route.

Et il sortit brusquement.

Alors maîtresse Bernard s'abandonna sans contrainte à son chagrin; mais Daniel parvint à la consoler un peu en lui apprenant le départ prochain de son mari. Cette circonstance devait permettre à la fermière de revoir Fanchette qui, selon toute apparence, ne s'était pas éloignée de la maison, peut-être même de la garder avec elle un jour ou deux. Les dames de

Méréville confirmèrent leur hôtesse dans cet espoir, puis, la voyant plus calme, elles lui glissèrent quelques assignats pour sa fille, et elles rentrèrent précipitamment dans leur chambre.

Cependant la nuit était tout à fait venue; on entendait dans la cour le piétinement des bestiaux qui rentraient à l'étable. Les valets et les servantes vaquaient aux derniers travaux de la journée. Pendant que Daniel et la fermière causaient à voix basse, un homme entra timidement dans la salle; c'était le colporteur François. Sa pâleur ressortait sous le bandeau ensanglanté qui entourait son front. Il paraissait très faible et marchait avec difficultés, appuyé sur son bâton noueux.

En le reconnaissant, Daniel vint au-devant de lui et lui demanda d'un air d'intérêt comment il se trouvait.

— Beaucoup mieux, cher citoyen, répliqua François d'un ton singulièrement humble et doucereux, grâces en soient rendues à vous et à cette bonne citoyenne. Cependant, je crains fort de ne pas me trouver en état de me remettre en route demain matin avec ma balle sur le dos.

— Eh bien ! dans ce cas, voici maîtresse Bernard qui consentira, pour l'amour de moi, à vous garder chez elle jusqu'à ce que vos forces soient un peu revenues.

La fermière fit un signe d'assentiment.

— Bernard ! répéta le colporteur comme si ce nom l'eût frappé.

Mais, comprenant sans doute aussitôt qu'il se trompait, il continua :

— Que la volonté du bon Dieu s'accomplisse! Mais si demain soir je ne me trouvais pas à l'endroit où doit m'attendre ma pauvre femme, elle serait dans une mortelle inquiétude. Enfin il faut se soumettre à ce qu'on ne peut changer. Si je suis forcé de séjourner ici, je prétends bien n'être à charge à personne et payer convenablement ma dépense. D'ailleurs, on doit avoir besoin à la ferme de quelqu'une de mes marchandises, et ma balle est très bien

assortie. J'ai du fil, des aiguilles, des rubans, des lacets, des mouchoirs.

Le colporteur avait débité ces dernières paroles avec le ton hàbleur et la volubilité ordinaires aux gens de sa profession. Maîtresse Bernard, qui avait hâte de se débarrasser des importuns, lui dit avec empressement :

— Oui, oui, nous verrons à nous entendre là-dessus. Mais vous feriez bien, mon cher, de retourner à votre étable et de dormir d'un bon somme jusqu'à demain. Il n'y a rien de tel pour rafraîchir le sang et cicatriser les blessures. Avez-vous encore besoin de quelque chose ici ?

François demanda un peu de nourriture, en promettant toujours de bien payer ce qu'on lui fournirait. La fermière lui coupa un énorme quignon de pain et un bout de fromage; puis elle lui remit une bouteille de cidre et lui souhaita une bonne nuit.

Après avoir remercié, le colporteur allait se retirer quand le Borgne-de-Jouy entra en fredonnant.

— Tout est tranquille dans le pays, dit-il en s'adressant en apparence à la fermière, et chacun ne paraît songer qu'à se coucher au plus vite ; nous devrions en faire autant... Mais, pour Dieu ! citoyenne Bernard, qui donc chez vous va partir à

pareille heure, que votre mari est en train d'atteler sa carriole?

— Quelqu'un va partir? s'écria François involontairement.

— Que vous importe, l'ami? demanda Ladrange.

— C'est que je pensais... Ma femme sera bien inquiète! Si la personne qui part allait à la ville, j'aurais pu la charger d'une commission, peut-être même aurait-elle consenti à me donner une plaee auprès d'elle.

Daniel suspectait vaguement ces deux

hommes; d'ailleurs, il ne voulait pas qu'ils pussent voir les dames de Méréville, qui allaient sortir de lèur chambre d'un moment à l'autre.

— C'est impossible, répondit-il sèchement; la personne qui part, et c'est moi-même, s'il faut le dire, ne va pas où vous allez, et ne peut se charger d'aucune commission.

— Vous? demanda le colporteur; je croyais que vous voyagiez à cheval?

— On est plus commodément en voiture, surtout lorsqu'on a une joli compagne, n'est-ce pas, citoyen? dit la Borgne en ricanant.

Ces questions irritaient de plus en plus Daniel ; cependant il modéra son impatience, et il fit observer à ses interlocuteurs que le citoyen Bernard, fort peu endurant de sa nature, pourrait trouver mauvais qu'on eût l'air d'épier ses actions. En conséquence, il les engagea encore une fois à se retirer dans l'étable où ils devaient coucher l'un et l'autre, suivant l'usage. La fermière appuya cette invitation, si bien que les curieux n'eurent rien à alléguer pour résister davantage. Ils sortirent donc, le colporteur en souhaitant toutes sortes de prospérités à maîtresse Bernard, le Borgne en lui adressant le bonsoir avec une espèce de raillerie sinistre.

Daniel les suivit ; un sentiment dont il

ne pouvait se rendre compte lui disait qu'il devait se défier de ces deux personnages, malgré leurs allures inoffensives. Il les accompagna donc jusqu'à l'étable ; dès qu'ils furent entrés, il ferma la porte sur eux et en tourna deux fois la clé.

— Ces gens peuvent être fort honnêtes, dit-il à la fermière quand il fut de retour, mais ils ne s'en trouveront pas plus mal pour être tenus sous clé cette nuit. Demain matin vous les délivrerez, et peut-être ne se seront-ils pas aperçus de leur captivité. On ne saurait être trop prudent.

Maîtresse Bernard, que cette mesure

débarrassait d'une gênante surveillance, ne la désapprouva pas.

— Et dire, murmura-t-elle, que ma pauvre fille devait loger avec ces vagabonds !... Mais peut-être aura-t-elle nn gîte plus convenable aussitôt que Bernard sera parti ! Mon Dieu ! accordez-moi cette nuit encore, et je mourrai contente !

En ce moment, les dames entrèrent avec leurs paquets. Daniel se chargea de leur modeste bagage, et on allait se rendre dans la cour où la voiture attendait quand Bernard accourut hors d'haleine.

— Hâtez-vous, hâtez-vous ! dit-il avec

émotion ; on entend un galop de chevaux et un cliquetis de sabres dans l'avenue... Partons, partons bien vite... Peut-être aurons-nous le temps.

— Oui, oui, en voiture ! s'écria Daniel chaleureusement.

Et il entraîna Maria, tandis que Bernard entraînait la marquise, sans même leur laisser le temps de dire adieu à la fermière. Mais à peine eurent-ils mis le pied dans la cour, que le bruit de chevaux devint plus distinct.

— Il est trop tard, reprit Bernard ; ils ne sont pas à cinquante pas d'ici !

— Sauvez ma fille! dit la marquise.

— Non, non, Daniel, ne pensez qu'à ma mère, je vous en conjure!

Daniel ne savait quel parti prendre.

— Fermez la grande porte, dit-il enfin à Bernard.

Celui-ci s'empressa de pousser les lourds battants de la porte charretière, qu'il assujettit avec d'énormes barres de bois.

— Maintenant, fuyons par le jardin, dit

Daniel qui soutenait les pauvres femmes éperdues.

Mais, dès les premiers pas, ils reconnurent avec terreur que cette voie de salut leur était aussi fermée. On entendait une grande rumeur dans cette direction, comme si l'habitation eût été complètement cernée.

En même temps on frappa des coups violents à la porte de la cour, et une voix forte somma les gens de la ferme, au nom de la loi, de laisser entrer dés gendarmes et des gardes nationaux chargés de s'assurer si la maison ne contenait pas des émigrés et des suspects.

VII

Une nuit d'angoisse.

Daniel Ladrange, en entendant cette sommation, fut aussi surpris qu'effrayé. Il ne pouvait comprendre comment un rassemblement de gendarmes aussi nombreux que celui qui entourait la ferme du Breuil

avait pu se former à son insu, et il cherchait à coordonner dans son esprit des circonstances tout à fait inexplicables. Bernard se rapprocha de lui.

— Nous sommes pris comme dans un filet, dit-il à voix basse; pas moyen de fuir... Que ferons-nous, monsieur Daniel? Nous défendrons-nous?

Toute retraite du côté du jardin était décidément impossible. On voyait pardessus la haie de clôture les chapeaux bordés des cavaliers ; on entendait même un bruit dans les branchages, comme si quelqu'un eût tenté de se frayer passage à travers le buisson.

— Nous défendre! reprit Daniel en secouant la tête, gardons-nous-en bien; ils sont dix contre un, et toute velléité de résistance serait funeste... Non, non, rentrez dans la maison avec ces dames, maître Bernard, et faites aussi rentrer votre monde. Pour moi, je vais recevoir ces gens et m'assurer s'ils sont en règle. Peut-être découvrirai-je dans leur mandat quelque omission, quelque illégalité; et si cela était, j'userais de mon droit en les empêchant de pénétrer ici.

— Bon, bon! monsieur Daniel, vous savez mieux que personne comment il faut s'y prendre; mais allez bien vite savoir ce qu'ils veulent, car ils commencent à s'impatienter.

En effet des coups de crosse de fusil ébranlaient la porte charretière. Daniel adressa un mot encourageant à ces dames et il se dirigea vers l'entrée de la ferme, sans écouter Maria qui lui disait à demi-voix :

— De grâce, mon cousin, ne vous exposez pas !

Plus il y réfléchissait, plus Daniel se confirmait dans la pensée que les assiégeants du Breuil n'agissaient pas en vertu de pouvoirs réguliers. Il n'était pas rare alors que des partisans ou même des malfaiteurs prissent le costume des agents de la force publique afin d'accomplir avec

moins de danger quelque hardi coup de main. Peut-être ces hommes appartenaient-ils à l'une ou à l'autre de cette espèce d'ennemis : et, chose singulière, cette double éventualité qui en tout autre moment eût frappé Ladrange de terreur, lui semblait à peine moins à craindre qu'une perquisition légale. Avant de parlementer avec ces inconnus, il eût voulu examiner à loisir ; mais en appliquant son œil aux fentes de la porte, il entrevoyait seulement une masse compacte où rien ne se détachait d'une manière distincte.

Indifférent aux menaces et aux imprécations qui s'élevaient du dehors, Daniel alla chercher une échelle sous un hangar voisin et la posant contre la muraille du

fournil qui dominait l'entrée principale de la ferme, il monta sur le toit de ce petit bâtiment. De là il put enfin reconnaître la force imposante qui bloquait la demeure de Bernard.

Outre les individus disséminés autour de l'enclos, il y avait là une douzaine de gendarmes à cheval couverts de manteaux galonnés, et une vingtaine de gardes nationaux à pied. Cette troupe était armée de sabres, de fusils et de pistolets qui brillaient à la clarté de la lune. Le désordre et l'indiscipline qui régnaient dans les rangs eussent pu justifier les soupçons de Daniel, mais à cette époque les milices nationales manifestaient souvent la turbulence et les passions tumultueuses des réunions populaires.

En l'absence d'indices significatifs, le jeune juge de paix cherchait si parmi ces gens il n'apercevrait pas des visages connus. Ses fonctions l'avaient mis en rapport avec tous les officiers et sous-officiers de gendarmerie du département; il avait donc l'espoir de retrouver dans ce nombreux rassemblement des personnes qu'il avait vues bien des fois. Malheureusement, les grands chapeaux et les manteaux cachaient les traits de ces hommes, qui, du reste, étaient dans une agitation extrême et continuaient de frapper contre la porte en poussant des cris forcenés. Un peu à l'écart se tenait un cavalier qui semblait être le chef de la troupe; mais tout ce qu'on pouvait remarquer dans son extérieur, outre le manteau et le chapeau de

rigueur, étaient ses cheveux noués en queue à la mode militaire. Plus loin encore, sous les arbres de l'avenue, une femme, tenant un enfant dans ses bras, donnait des signes de douleur et d'épouvante, bien qu'elle parût jouir de toute sa liberté.

Comme on peut croire, Daniel n'employa pas longtemps à faire ces observations; impatient de connaître la qualité véritable des assaillants, il se dressa sur le toit du fournil et cria d'une voix forte qui domina le tumulte :

— Vive la nation !

Ce cri était alors un signe de ralliement

pour les amis du gouvernement, et les gendarmes y répondaient d'ordinaire avec un ensemble plein d'enthousiasme. Cependant, cette fois, il ne produisit que de l'étonnement et de l'inquiétude ; on se tut ; toutes les têtes se levèrent. Aussitôt qu'on aperçut Daniel, plusieurs fusils et pistolets furent braqués sur lui ; mais avant qu'aucun coup fût parti, le personnage qui paraissait être un officier se précipita en avant, le sabre nu :

— Bas les armes ! dit-il en jurant ; vous savez bien qu'il est défendu de tirer jusqu'à nouvel ordre.

Et comme l'un des gardes nationaux ne

se hâtait pas d'obéir, l'officier frappa le fusil avec son sabre si violemment que des étincelles jaillirent.

Quoique brave, Daniel n'avait pu s'empêcher de frémir en se voyant menacé ainsi ; mais il se remit aussitôt, et le silence s'étant subitement rétabli au-dessous de lui, il reprit d'une voix encore un peu émue :

— Vos hommes, citoyen officier, ne sont ni bons patriotes ni bien disciplinés... Mais que voulez-vous?

— Belle demande ! répliqua le chef d'un ton moqueur ; nous voulons entrer.

— Fort bien ; les habitants de la ferme n'ont pas l'intention de résister à la force publique si elle est munie d'un mandat légal. Mais ce mandat, l'avez-vous ?

— Oui ! certes, et nous vous le montrerons aussitôt que vous nous aurez ouvert.

— Je vous avoue que je doute un peu de son existence... Pouvez-vous du moins me dire de qui il est signé ?

— Rien de plus facile, répliqua l'officier en goguenardant toujours ; il porte la signature du citoyen Daniel Ladrange, juge de paix de N*** et commissaire du pouvoir exécutif.

Un rire général apprit alors à Daniel qu'il était reconnu et qu'on se raillait de son autorité. Cependant il allait reprendre la parole pour demander des explications, quand l'officier s'écria impétueusement en s'adressant à ses gens :

— Pas tant de bavardages ! Puisqu'on ne veut pas ouvrir cette porte, il faut l'enfoncer *à la bombe !*

— *A la bombe !* répétèrent tous les autres.

Des poutres mal équarries étaient couchées le long du mur extérieur de la ferme. Un certain nombre de gardes nationaux

confièrent leurs fusils à leurs camarades, allèrent prendre la plus grosse de ces pièces de bois et la posèrent sur des mouchoirs roulés, de manière à former une espèce de bélier. Après avoir exécuté cette manœuvre avec une dextérité qui témoignait d'une grande habitude, ils se dirigèrent vers l'habitation, balancèrent la poutre un moment et la poussèrent contre la porte avec un bruit formidable.

Les planches se fendirent, les ais craquèrent, et bien que la porte ne tombât pas encore, elle ne pouvait évidemment résister à cette puissante machine mise en mouvement par tant de bras vigoureux. Daniel comprit qu'il était temps de descendre ; il avait presque la certitude main-

tenant que ces hommes n'étaient ni des gendarmes, ni des gardes nationaux ; mais qui étaient-ils ? Des chouans ? On se trouvait en effet assez rapproché du Bocage de la Vendée pour qu'une de ces bandes qui infestaient le pays eût poussé une pointe jusqu'au Breuil. Des brigands ? la chose n'avait non plus rien d'impossible, bien que les scélérats qui désolaient alors la Beauce, le pays Chartrain et l'Orléanais ne se fussent pas encore présentés dans cette partie du Perche. Quoi qu'il en fût, le danger n'était pas moins pressant pour les dames de Méréville, et Daniel cherchait avec angoisses comment il les soustrairait aux entreprises des misérables qui allaient forcer l'habitation.

On ne lui donna pas le temps d'y pen-

ser; comme il touchait du pied le pavé de la cour, il entendit marcher derrière lui, et aussitôt il se sentit retenu par des mains robustes. Deux hommes, en uniforme de gardes nationaux, avaient pénétré dans la ferme par le jardin et venaient de se jeter sur lui. En quelques secondes il fut renversé, garrotté, et un bâillon posé sur sa bouche l'empêcha de pousser des cris, qui, du reste, se fussent perdus au milieu d'un vacarme assourdissant.

Tout à coup la grande porte vola en éclats, et Daniel eut la douleur de voir les brigands, car c'étaient bien les brigands, envahir tumultueusement la cour. Plusieurs, en passant, lui adressèrent des insultes et des menaces; mais guidés par

l'officier, qui était descendu de cheval avec quelques-uns de ses camarades, tandis que les autres gardaient l'entrée principale, ils coururent vers la maison où les habitants de la ferme s'étaient barricadés.

Après une courte délibération, on conclut à l'unanimité qu'il fallait renverser ce dernier obstacle. Mais cette fois on n'eut pas besoin d'employer un bélier manœuvré à force de bras : deux hommes expérimentés dans ces sortes d'opérations s'emparèrent d'un coutre de charrue qui se trouvait sous un hangar ; dès le second coup, la porte tomba, entraînant avec elle l'échafaudage de meubles qu'on avait en-

tassés par derrière. Les brigands s'élancèrent, et aussitôt des cris déchirants s'élevèrent dans l'habitation.

Il y eut là une scène courte mais terrible dont Daniel ne put que soupçonner les affreuses circonstances. La grande lumière qu'on avait aperçue du dehors, après la chute de la porte, s'était subitement éteinte ; on entendait un choc de meubles, des piétinements, des blasphèmes effroyables que dominaient des lamentations de femmes. Le prisonnier crut même reconnaître la voix de Maria de Méréville. Par un effort convulsif, il essaya de briser les cordes qui l'attachaient, mais il réussit seulement à les faire entrer plus profondé-

ment dans ses chairs. Frappé d'impuissance, il poussa, malgré son bâillon, une espèce de rugissement qui excita les moqueries de ses gardiens.

Enfin le tumulte cessa dans la maison et le chef cria aux personnes qui s'étaient emparées de Ladrange :

— Amenez aussi celui-là, on les mettra tous ensemble... et dépêchons !

On enleva de terre le pauvre Daniel, qui ne pouvait marcher à cause de ses liens; on le transporta dans la salle basse, et on le jeta sur le plancher avec tant de vio-

lence qu'il en demeura un moment étourdi. Néanmoins la conscience du danger que couraient des personnes chères l'empêcha de s'évanouir tout à fait, et bientôt, surmontant ses atroces souffrances, il souleva imperceptiblement la tête pour examiner ce qui se passait autour de lui.

Soit effet de la lutte qui venait d'avoir lieu, soit prévoyance des brigands qui craignaient d'être reconnus, toutes les lumières, comme nous l'avons dit, avaient été éteintes ; la salle était seulement éclairée par la flamme tremblotante du foyer et par un faible rayon de lune que laissait passer la porte brisée. A cette douteuse clarté, Daniel put s'assurer que tous les

habitants du Breuil, maître et maîtresse, valets et servantes, garrottés et bâillonnés comme lui, étaient gisants à terre. On avait poussé la précaution jusqu'à leur envelopper la tête de linges pour les empêcher de voir leurs persécuteurs, en sorte que ces victimes d'une épouvantable férocité étaient elles-mêmes méconnaissables. Immobiles dans l'ombre, elles ne manifestaient leur existence que par de sourds gémissements. Sans plus songer à elles, les bandits, armés de pinces et de crochets de fer, forçaient les armoires de maîtresse Bernard.

Un des coquins voyant que Ladrange n'avait pas de bandeau, saisit un morceau

de toile épaisse et lui en enveloppa la tête; mais avant de perdre ainsi l'usage de ses yeux, le jeune homme avait eu le temps de distinguer non loin de lui une forme svelte et gracieuse qu'il croyait appartenir à Maria de Méréville.

Bientôt la voix de l'officier se fit entendre de nouveau :

— N'avez-vous pas honte, dit-il à ses gens dans un langage étrange qui semblait être de l'argot, de perdre le temps à fouiller les guenilles d'un pauvre diable de fermier, quand cette nuit doit nous rapporter tant d'or et tant d'argent? Ton-

nerre! est-ce qu'on s'amuse à ramasser le son quand on peut avoir sa charge de farine?

Malgré ces observations, les brigands poursuivirent le pillage des armoires, ce qui prouvait que l'autorité de ce chef n'était pas très respectée. Il reprit après une pause, mais cette fois en français et en accentuant chaque mot :

— Allons! voici tous nos agneaux devenus bien gentils, et sans doute ils seront sages jusqu'à demain matin. On ne leur fera point de mal s'ils veulent se tenir en paix; mais s'ils bougent, gare à eux! Ah çà! vous autres, a-t-on vu s'il n'y avait

pas des mendiants gîtés dans cette ferme?

— Oui, oui, répondit une autre voix en ricanant; nous avons trouvé dans l'étable deux rôdeurs qu'il a fallu mettre à la raison; c'est un colporteur blessé qui ne pouvait être dangereux, car il avait à peine la force de se tenir sur ses jambes, et un petit drôle d'aouteron dont la langue a l'air plus leste que le bras... Nous avons laissé ces deux gaillards enfermés dans le fenil, une muselière sur la bouche et les mains prises dans des menottes de chanvre.

Or, cette voix avait des intonations qui rappelaient précisément celle de l'aouteron

dont il s'agissait. De plus, ce qui venait d'être dit avait sans doute une signification fort plaisante pour les malfaiteurs car tous se mirent à rire bruyamment.

Un nouveau personnage vint comprimer cette gaîté intempestive.

— De par le diable! disait-on du dehors avec énergie, allez-vous me faire attendre longtemps?... Amenez le fermier; nous aurons besoin de lui.

Un profond silence s'établit aussitôt dans la maison, et cette fois on s'empressa

d'obéir à l'autorité qui venait de se révéler.

La plupart des brigands sortirent; d'autres s'emparèrent de Bernard qui était couché à terre avec les gens de la maison, et, relâchant les cordes de ses jambes, ils voulurent l'obliger à marcher. Le pauvre homme résistait; on le frappa.

— Pas de violence! dit encore le chef mystérieux. Vous savez quels sont les ordres? Quiconque y contreviendra sera puni.

On entraîna Bernard. L'officier resta

seul dans la salle avec deux autres brigands et les prisonniers.

— Toi, Gros-Normand; et toi, Sans-Pouces, dit-il en argot à ses compagnons, vous êtes de garde ici. Ne tourmentez pas les *pantes*, et ne vous enivrez pas avec le vin du fermier... L'*autre* est de mauvaise humeur, et il retourne de coups de bâton et de balles dans la tête, je vous en avertis. Il y aura encore deux camarades pour faire *gaffre* autour de la maison; ainsi vous serez en force. Mais pas de mauvais traitements aux prisonniers s'ils se tiennent tranquilles... Par exemple, poursuivit-il en français et en grossissant sa voix, s'ils se révoltent, enfermez-les dans la

baigné de sueur. Il demeura donc immobile et étudia la situation des divers personnages réunis dans la salle basse de la ferme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

—

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

